SCHOLA PONTŒSIANA

RB198351

Library

of the

University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresdunepru01graf

84. **GRAFFIGNY** (Mme de). Lettres d'une Péruvienne. Nouvelle édition, augmentée d'une suite qui n'a point encore été imprimée. *A Paris, de l'Imprimerie de Didot l'aîné*, an V, 1797, 2 vol. in-18, veau marbré, dentelle, dos orné de fil. droits, et en zig-zag, dent., fers au pointillé, rosaces avec pièces de maroq. rouge et vert, dent. int., tr. dor. (*Rel. anc.*).

Portrait gravé par *de Launay* et 8 charmantes figures par *Lefèvre* gravées par *Coiny* en très bon état.

Bel exemplaire portant, sur les plats, l'inscription « *Schola Pontoesiana* » en lettres d'or.

LETTRES
D'UNE PÉRUVIENNE.

TOME PREMIER.

Se vend à Paris, chez Bleuet jeune, libraire, place et quai de l'École, maison du café Manouri, au deuxieme.

FRANÇOISE D'HAPPONCOURT
DE GRAFFIGNY.

LETTRES
D'UNE PÉRUVIENNE,

PAR

Mme DE GRAFIGNY.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE D'UNE SUITE QUI N'A POINT ENCORE ÉTÉ IMPRIMÉE.

TOME PREMIER.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
AN V. 1797.

AVERTISSEMENT
DES ÉDITEURS.

Une femme de beaucoup d'esprit et de mérite, qu'il nous est défendu de nommer, a bien voulu nous remettre le manuscrit que nous publions à la suite des Lettres péruviennes. Elle nous a caché de quelle source elle le tenoit : ainsi, ignorant le nom de l'auteur, aucune prévention n'a pu influer sur notre jugement; et après l'avoir lu avec la plus sévere attention, nous l'avons cru digne d'être offert au public.

Il nous paroît en effet terminer cet ouvrage charmant d'une maniere conforme au véritable esprit du roman, et sur-tout à l'intention de madame de Grafigny. Si cette dame eût fait elle-même la suite de ces Lettres, comme elle l'avoit projeté avant de se livrer à la carriere du théâtre, jamais elle n'auroit eu l'idée bizarre de rappeler l'intérêt sur Aza, et

de démentir pour y parvenir tout ce qu'elle en avoit raconté, ainsi que l'a fait si ridiculement l'auteur des *Lettres d'Aza*, imprimées à la suite de quelques éditions des Lettres péruviennes. L'auteur de ces *Lettres d'Aza* a évidemment pris le change sur le véritable intérêt de l'ouvrage, et sur les intentions bien marquées de madame de Grafigny. Il est incontestable qu'après Zilia c'est sur Déterville qu'elle a voulu porter l'intérêt; et son projet étoit de les unir dans une seconde partie qu'elle comptoit ajouter à ses quarante-une premieres lettres. Ainsi la suite que nous offrons au public a le très grand mérite d'être parfaitement d'accord avec le plan de l'ouvrage: elle complete son but moral en ne laissant point les vertus de Déterville sans récompense; et elle dénoue de la maniere la plus heureuse un roman d'un grand intérêt, dont l'interruption laissoit tous les acteurs, et par conséquent le lecteur, dans la position la plus pénible.

A ce premier mérite ce manuscrit en

réunit, selon nous, un second, sur lequel nous croyons que les gens de goût et les ames sensibles ne nous démentiront point; c'est d'être écrit de maniere à pouvoir paroître auprès de son modele, et à faire souvent illusion. Le style de ces quinze dernieres lettres a cette grace, cette finesse, cette vérité, quelquefois ce doux abandon, qui caractérisent la plume inimitable de l'auteur des Lettres péruviennes. Il est impossible de ne pas reconnoître dans cette suite la main d'une femme; et nous n'avons pas été démentis à cet égard par celle de qui nous la tenons, mais c'est tout ce que sa discrétion nous a permis de deviner.

Nous n'avons même pu obtenir d'elle la connoissance de l'époque à laquelle furent composées ces quinze dernieres lettres; mais, d'après l'avis de beaucoup de personnes instruites que nous avons consultées, nous y avons trouvé le caractere et l'expression du temps où écrivoit madame de Grafigny; et si l'auteur est plus moderne, c'est un mérite de plus

à elle d'avoir su imiter si parfaitement la bonne maniere d'écrire, dont nous semblons nous écarter chaque jour davantage, et d'avoir évité le faux brillant, l'exagération, l'obscurité, et l'affectation, qui faisoient dire à Moliere,

Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

Leçon dont nous avons si peu profité, et dont il auroit si souvent à faire l'application s'il vivoit de nos jours.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons pu pénétrer le secret de la dame qui nous a remis ce manuscrit; et si des motifs puissants l'ont obligée à nous cacher sa date et son auteur, nous sommes forcés aussi de tenir secret le nom de celle qui a bien voulu l'accorder à nos pressantes sollicitations. Heureux d'avoir pu l'obtenir, nous l'offrons au public avec confiance, persuadés qu'il dira, comme nous, le nom ne fait rien à la chose.

VIE

DE Mme DE GRAFIGNY,

DE L'ACADÉMIE DE FLORENCE,

TIRÉE DE QUELQUES OUVRAGES PÉRIODIQUES.

MADAME DE GRAFIGNY étoit née en Lorraine, et est morte à Paris le 12 décembre 1758, dans la soixante-quatrieme année de son âge. Elle se nommoit Françoise d'Happoncourt. Elle étoit fille unique de François-Henri d'Issembourg, seigneur d'Happoncourt, de Greux, et autres lieux, lieutenant des chevaux-légers, major des gardes de son altesse royale Léc-

pold premier, duc de Lorraine, et gouverneur de Boulay et de la Sarre. Sa mere se nommoit Marguerite de Seaureau, fille d'Antoine de Seaureau, baron de Houdemon et de Vandœuvre, premier maître-d'hôtel du même duc Léopold. Le pere de madame de Grafigny, sorti de l'ancienne et illustre maison d'Issembourg en Allemagne, servit en France dans sa jeunesse. Il fut aide-de-camp du maréchal de Boufflers au siege de Namur. Louis XIV, content de ses services, le reconnut gentilhomme en France, comme il l'étoit en Allemagne, et confirma tous ses titres. Il s'attacha depuis à la cour de Lorraine.

Sa fille fut mariée à M. François Huguet de Grafigny, exempt des gardes-du-corps, et chambellan du duc de Lorraine. Elle eut beaucoup à souffrir de son mari. Après bien des années d'une patience héroïque, elle en fut séparée juridiquement. Elle en avoit eu quelques enfants, morts en bas âge avant leur pere.

Madame de Grafigny étoit née sérieuse, et sa conversation n'annonçoit pas tout l'esprit qu'elle avoit reçu de la nature. Un jugement solide, un cœur sensible et bienfaisant, un commerce doux, égal et sûr, lui avoient fait des amis long-temps avant qu'elle

pensât à se faire des lecteurs.

Mademoiselle de Guise, venant à Paris épouser M. le duc de Richelieu, amena avec elle madame de Grafigny : peut-être sans cette circonstance n'y seroit-elle jamais venue ; du moins l'état de sa fortune ne lui permettoit guere d'y songer ; et d'ailleurs elle ne prévoyoit pas plus que les autres la réputation qui l'attendoit dans cette capitale. Plusieurs gens d'esprit réunis dans une société où elle avoit été admise la forcerent de fournir quelque chose pour le *Recueil de ces messieurs*, volume in-12 qui parut en 1745.

Le morceau qu'elle donna est le plus considérable du re-

cueil ; il est intitulé : *Nouvelle espagnole : le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices.* Le titre même, comme on voit, est une maxime, et tout le roman en est rempli. Cette bagatelle ne fut pas goûtée par quelques uns des associés. Madame de Grafigny fut piquée des plaisanteries de ces messieurs sur sa Nouvelle espagnole ; et, sans rien dire à la société, elle composa les *Lettres péruviennes*, qui eurent le plus grand succès. Peu de temps après, elle donna au théâtre françois, avec des applaudissements qui ne se sont point démentis, *Cénie*, en cinq actes et en prose. C'est

une des meilleures pieces que nous ayons dans le genre attendrissant.

La Fille d'Aristide, autre comédie en prose, n'eut point à la représentation le même succès que *Cénie*. Elle a paru imprimée après la mort de madame de Grafigny. On dit que l'auteur, le jour même de sa mort, en avoit corrigé la derniere épreuve. On assure aussi que le peu de succès de cette piece au théâtre n'a pas peu contribué à la maladie dont elle est morte. Madame de Grafigny avoit cet amour-propre louable, pere de tous les talents ; une critique, une épigramme, lui causoient un vé-

ritable chagrin, et elle l'avouoit de bonne foi.

Outre ces deux drames, madame de Grafigny a laissé deux pieces en un acte, qui ont été représentées à Vienne par les enfants de l'empereur. Ce sont des sujets simples et moraux, à la portée de l'auguste jeunesse qu'elle vouloit instruire (1). Leurs majestés l'empereur et l'impératrice reine de Hongrie et de Bohême l'honoroient d'une estime particuliere, et lui faisoient souvent des pré-

(1) *Ziman et Zenise*, en prose et en un acte ; *Phaza*, aussi en un acte. Elles se trouvent imprimées à la suite du Théâtre de madame de Grafigny.

sents (1), ainsi que leurs altesses royales le prince Charles et la princesse Charlotte de Lorraine, avec lesquels elle avoit même la distinction d'être en commerce de lettres. Elle a légué ses livres à feu M. Guymond de la Touche, auteur de la moderne tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, et de l'*Épître à l'Amitié*. Il n'a joui qu'un an de ce don, étant mort lui-même au mois de février de l'année 1760. Elle a laissé tous ses papiers à un homme de lettres, son ami depuis trente

(1) L'empereur (François premier) a donné une pension considérable à madame de Grafigny. *Année littéraire* 1756, *tome premier*, *page* 112.

années, avec la liberté d'en disposer comme il le jugeroit à propos.

On peut juger de l'esprit de madame de Grafigny par ses ouvrages ; ils sont entre les mains de tout le monde. On peut juger de son ame par ses amis ; elle n'en a eu que d'estimables : leurs regrets font son éloge. Le fond de son caractere étoit une sensibilité et une bonté de cœur sans exemple. Elle faisoit tout le bien qu'elle pouvoit faire. On ne sait presque aucune particularité de sa vie, parcequ'elle étoit simple et modeste, et ne parloit jamais d'elle. Seulement on sait que sa vie n'a été qu'un

tissu de malheurs ; et c'est dans ces malheurs qu'elle aura puisé en partie cette douce et sublime philosophie du cœur qui caractérise ses ouvrages, et les fera passer à la postérité.

INTRODUCTION

HISTORIQUE

AUX LETTRES PÉRUVIENNES.

Il n'y a point de peuple dont les connoissances sur son origine et son antiquité soient aussi bornées que celles des Péruviens : leurs annales renferment à peine l'histoire de quatre siecles.

Mancocapac, selon la tradition de ces peuples, fut leur législateur et leur premier inca. Le Soleil, disoit-il, qu'ils appeloient leur pere, et qu'ils regardoient comme leur dieu, touché de la barbarie dans laquelle ils vivoient depuis long-temps, leur

envoya du ciel deux de ses enfants, un fils et une fille, pour leur donner des lois, et les engager, en formant des villes et en cultivant la terre, à devenir des hommes raisonnables.

C'est donc à Mancocapac, et à sa femme, Coya-Mama-Oello-Huaco, que les Péruviens doivent les principes, les mœurs et les arts, qui en avoient fait un peuple heureux, lorsque l'avarice, du sein d'un monde dont ils ne soupçonnoient pas même l'existence, jeta sur leur terre des tyrans dont la barbarie fit la honte de l'humanité et le crime de leur siecle.

Les circonstances où se trouvoient les Péruviens lors de la descente des

Espagnols ne pouvoient être plus favorables à ces derniers. On parloit depuis quelque temps d'un ancien oracle qui annonçoit qu'*après un certain nombre de rois il arriveroit dans leur pays des hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avoit jamais vu, qui envahiroient leur royaume et détruiroient leur religion.*

Quoique l'astronomie fût une des principales connoissances des Péruviens, ils s'effrayoient des prodiges, ainsi que bien d'autres peuples : trois cercles qu'on avoit apperçus autour de la lune, et sur-tout quelques cometes, avoient répandu la terreur parmi eux; un aigle poursuivi par

d'autres oiseaux, la mer sortie de ses bornes, tout enfin rendoit l'oracle aussi infaillible que funeste.

Le fils aîné du septieme des incas, dont le nom annonçoit dans la langue péruvienne la fatalité de son époque (1), avoit vu autrefois une figure fort différente de celle des Péruviens : une barbe longue, une robe qui couvroit le spectre jusqu'aux pieds, un animal inconnu qu'il menoit en laisse ; tout cela avoit effrayé le jeune prince, à qui le fantôme avoit dit qu'il étoit fils du Soleil, frere de Mancocapac, et qu'il s'appeloit Viracocha. Cette fable ridicule s'étoit mal-

(1) Il s'appeloit Yahuarhuocac, ce qui signifioit littéralement *Pleure-sang*.

heureusement conservée parmi les Péruviens ; et dès qu'ils virent les Espagnols avec de grandes barbes, les jambes couvertes, et montés sur des animaux dont ils n'avoient jamais connu l'espece, ils crurent voir en eux les fils de ce Viracocha qui s'étoit dit fils du Soleil ; et c'est de là que l'usurpateur se fit donner par les ambassadeurs qu'il leur envoya le titre de descendant du dieu qu'ils adoroient.

Tout fléchit devant eux : le peuple est par-tout le même. Les Espagnols furent reconnus presque généralement pour des dieux, dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus considérables

et par les hommages les plus humiliants.

Les Péruviens, s'étant apperçus que les chevaux des Espagnols mâchoient leurs freins, s'imaginerent que ces monstres domtés, qui partageoient leur respect, et peut-être leur culte, se nourrissoient de métaux; ils alloient leur chercher tout l'or et l'argent qu'ils possédoient, et les entouroient chaque jour de ces offrandes. On se borne à ce trait pour peindre la crédulité des habitants du Pérou, et la facilité que trouverent les Espagnols à les séduire.

Quelque hommage que les Péruviens eussent rendu à leurs tyrans, ils avoient trop laissé voir leurs im-

menses richesses pour obtenir des ménagements de leur part.

Un peuple entier soumis et demandant grace fut passé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés laisserent les Espagnols les maîtres absolus des trésors d'une des plus belles parties du monde. *Mécaniques victoires!* s'écrie Montagne (1) en se rappelant le vil objet de ces conquêtes. *Jamais l'ambition*, ajoute-t-il, *jamais les inimitiés publiques ne pousserent les hommes les uns contre les autres à de si horribles hostilités ou calamités si misérables.*

C'est ainsi que les Péruviens furent

(1) Tome V, chap. VI, *des Coches.*

les tristes victimes d'un peuple avare, qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi et même de l'amitié. L'ignorance de nos vices et la naïveté de leurs mœurs les jeterent dans les bras de leurs lâches ennemis. En vain des espaces infinis avoient séparé les villes du Soleil de notre monde, elles en devinrent la proie et le domaine le plus précieux.

Quel spectacle pour les Espagnols que les jardins du temple du Soleil, où les arbres, les fruits et les fleurs étoient d'or, travaillés avec un art inconnu en Europe ! Les murs du temple revêtus du même métal, un nombre infini de statues couvertes de pierres précieuses, et quantité d'autres ri-

chesses inconnues jusqu'alors, éblouirent les conquérants de ce peuple infortuné. En donnant un libre cours à leurs cruautés, ils oublierent que les Péruviens étoient des hommes.

Une analyse aussi courte des mœurs de ces peuples malheureux que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes terminera l'introduction qu'on a crue nécessaire aux lettres qui vont suivre.

Ces peuples étoient en général francs et humains : l'attachement qu'ils avoient pour leur religion les rendoit observateurs rigides des lois qu'ils regardoient comme l'ouvrage de Mancocapac, fils du Soleil qu'ils adoroient.

Quoique cet astre fût le seul dieu auquel ils eussent érigé des temples, ils reconnoissoient au-dessus de lui un dieu créateur, qu'ils appeloient *Pachacamac ;* c'étoit pour eux le *grand nom.* Le mot de Pachacamac ne se prononçoit que rarement et avec des signes de l'admiration la plus grande. Ils avoient aussi beaucoup de vénération pour la Lune, qu'ils traitoient de femme et de sœur du Soleil : ils la regardoient comme la mere de toutes choses ; mais ils croyoient, comme tous les Indiens, qu'elle causeroit la destruction du monde en se laissant tomber sur la terre, qu'elle anéantiroit par sa chûte. Le tonnerre, qu'ils ap-

peloient *yalpor*, les éclairs et la foudre, passoient parmi eux pour les ministres de la justice du Soleil ; et cette idée ne contribua pas peu au saint respect que leur inspirerent les premiers Espagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des instruments du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'ame étoit établie chez les Péruviens : ils croyoient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

L'or et tout ce qu'ils avoient de plus précieux composoient les offrandes qu'ils faisoient au Soleil. Le

Raymi étoit la principale fête de ce dieu, auquel on présentoit dans une coupe du maïs, espece de liqueur forte que les Péruviens savoient extraire d'une de leurs plantes, et dont ils buvoient jusqu'à l'ivresse après les sacrifices.

Il y avoit cent portes dans le temple superbe du Soleil. L'inca régnant, qu'on appeloit le *capa-inca*, avoit seul droit de les faire ouvrir ; c'étoit à lui seul aussi qu'appartenoit le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce temple.

Les vierges consacrées au Soleil y étoient élevées presque en naissant, et y gardoient une perpétuelle virginité sous la conduite de leurs *namas*

ou gouvernantes, à moins que les lois ne les destinassent à épouser des incas, qui devoient toujours s'unir à leurs sœurs, ou, à leur défaut, à la premiere princesse du sang, qui étoit vierge du Soleil. Une des principales occupations de ces vierges étoit de travailler aux diadèmes des incas, dont une espece de frange faisoit toute la richesse.

Le temple étoit orné des différentes idoles des peuples qu'avoient soumis les incas après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richesse des métaux et des pierres précieuses dont il étoit embelli le rendoit d'une magnificence et d'un éclat dignes du dieu qu'on y servoit.

L'obéissance et le respect des Péruviens pour leurs rois étoient fondés sur l'opinion qu'ils avoient que le Soleil étoit le pere de ces rois ; mais l'attachement et l'amour qu'ils avoient pour eux étoient le fruit de leurs propres vertus, et de l'équité des incas.

On élevoit la jeunesse avec tous les soins qu'exigeoit l'heureuse simplicité de leur morale. La subordination n'effrayoit point les esprits, parcequ'on en montroit la nécessité de très bonne heure, et que la tyrannie et l'orgueil n'y avoient aucune part. La modestie et les égards mutuels étoient les premiers fondements de l'éducation des enfants.

Attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étoient chargés de les instruire arrêtoient les progrès d'une passion naissante (1), ou les faisoient tourner au bien de la société. Il est des vertus qui en supposent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celles des Péruviens, il suffit de dire qu'avant la descente des Espagnols il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

Les *amautas*, philosophes de cette nation, enseignoient à la jeunesse les découvertes qu'on avoit faites dans les

(1) Voyez les *Cérémonies et Coutumes religieuses*. Dissertations sur les peuples de l'Amérique, ch. XIII.

sciences. La nation étoit encore dans l'enfance à cet égard ; mais elle étoit dans la force de son bonheur.

Les Péruviens avoient moins de lumieres, moins de connoissances, moins d'arts que nous, et cependant ils en avoient assez pour ne manquer d'aucune chose nécessaire. Les *quapas* ou les *quipos* (1) leur tenoient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton ou de boyau, auxquels d'autres cordons de différentes couleurs étoient attachés, leur rappeloient, par des nœuds placés de distance en distance, les choses dont ils vouloient

(1) Les *quipos* du Pérou étoient aussi en usage parmi plusieurs peuples de l'Amérique méridionale.

se ressouvenir. Ils leur servoient d'annales, de codes, de rituels, etc. Ils avoient des officiers publics appelés *quipocamaios*, à la garde desquels les quipos étoient confiés. Les finances, les comptes, les tributs, toutes les affaires, toutes les combinaisons, étoient aussi aisément traités avec les quipos qu'ils auroient pu l'être par l'usage de l'écriture.

Le sage législateur du Pérou, Mancocapac, avoit rendu sacrée la culture des terres; elle s'y faisoit en commun, et les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance. Des canaux d'une étendue prodigieuse distribuoient par-tout la fraîcheur et la fertilité. Mais ce qui peut à peine

se concevoir, c'est que sans aucun instrument de fer ni d'acier, et à force de bras seulement, les Péruviens avoient pu renverser des rochers, percer les montagnes les plus hautes pour conduire leurs superbes aqueducs, ou les routes qu'ils pratiquoient dans tout leur pays.

On savoit au Pérou autant de géométrie qu'il en falloit pour la mesure et le partage des terres. La médecine y étoit une science ignorée, quoiqu'on y eût l'usage de quelques secrets pour certains accidents particuliers. Garcilasso dit qu'ils avoient une sorte de musique, et même quelque genre de poésie. Leurs poëtes, qu'ils appeloient *ha-*

savec, composoient des especes de tragédies et des comédies que les fils des *caciques* (1) ou des *curacas* (2) représentoient pendant les fêtes devant les incas et toute la cour.

La morale et la science des lois utiles au bien de la société étoient donc les seules choses que les Péruviens eussent apprises avec quelque succès. *Il faut avouer*, dit un his-

(1) Caciques, espece de gouverneurs de provinces.

(2) Souverains d'une petite contrée. Ils ne se présentoient jamais devant les incas et les reines sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la province où ils commandoient.

torien (1), *qu'ils ont fait de si grandes choses, et établi une si bonne police, qu'il se trouvera peu de nations qui puissent se vanter de l'avoir emporté sur eux en ce point.*

(1) Puffendorff, *Introd. à l'Histoire.*

LETTRES
D'UNE PÉRUVIENNE.

LETTRE PREMIERE.

Les Espagnols entrent avec violence dans le temple du Soleil, en arrachent Zilia, qui conserve heureusement ses quipos, avec lesquels elle exprime ses infortunes et sa tendresse pour Aza.

Aza! mon cher Aza! les cris de la tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent et sont dissipés avant d'arriver jusqu'à toi : en vain je t'appelle à mon secours; en vain j'attends que tu viennes briser les chaînes de mon esclavage. Hélas!

peut-être les malheurs que j'ignore sont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux surpassent-ils les miens !

La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une nation barbare, devroit faire couler mes larmes ; et ma douleur, mes craintes, mon désespoir, ne sont que pour toi !

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeste, ou inutile ? Cruelle alternative ! mortelle inquiétude ! ô mon cher Aza, que tes jours soient sauvés, et que je succombe, s'il le faut, sous les maux qui m'accablent !

Depuis le moment terrible qui auroit dû être arraché de la chaîne du temps et replongé dans les idées éternelles, depuis le moment d'horreur où ces sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi

même, à ton amour, retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication avec nos citoyens, ignorant la langue de ces hommes féroces dont je porte les fers, je n'éprouve que les effets du malheur, sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abyme d'obscurité, mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes; sourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir.

Quel est le peuple assez féroce pour n'être point ému aux signes de la douleur? quel désert aride a vu naître des humains insensibles à la voix de la nature gémissante? Les barbares! maîtres du yalpor (1),

(1) Nom du tonnerre.

fiers de la puissance d'exterminer, la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza, comment échapperas-tu à leur fureur? où es-tu? que fais-tu? Si ma vie t'est chere, instruis-moi de ta destinée.

Hélas! que la mienne est changée! comment se peut-il que des jours si semblables entre eux aient par rapport à nous de si funestes différences? Le temps s'écoule, les ténebres succedent à la lumiere, aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature; et moi, du suprême bonheur je suis tombée dans l'horreur du désespoir, sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage!

Tu le sais, ô délices de mon cœur! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine

commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avoit inspiré pendant la nuit, je courus à mes quipos (1); et, profitant du silence qui régnoit encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'espérance qu'avec leur secours je rendrois immortelle l'histoire de notre amour et de notre bonheur.

A mesure que je travaillois, l'entreprise me paroissoit moins difficile; de moment en moment cet

(1) Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs dont les Indiens se servoient, au défaut de l'écriture, pour faire le paiement des troupes et le dénombrement du peuple. Quelques auteurs prétendent qu'ils s'en servoient aussi pour transmettre à la postérité les actions mémorables de leurs incas.

amas innombrable de cordons devenoit sous mes doigts une peinture fidele de nos actions et de nos sentiments, comme il étoit autrefois l'interprete de nos pensées pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

Tout entiere à mon occupation, j'oubliois le temps, lorsqu'un bruit confus réveilla mes esprits et fit tressaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, et que les cent portes (1) s'ouvroient pour laisser un libre passage au soleil de mes jours; je cachai précipitamment mes quipos sous un pan de ma robe, et je courus au-devant de tes pas.

(1) Dans le temple du Soleil il y avoit cent portes ; l'inca seul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

Mais quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux ! jamais son souvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du temple ensanglantés, l'image du Soleil foulée aux pieds, des soldats furieux poursuivant nos vierges éperdues, et massacrant tout ce qui s'opposoit à leur passage ; nos *mamas* (1) expirant sous leurs coups, et dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre ; les gémissements de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur et l'effroi, m'ôterent jusqu'au sentiment.

Revenue à moi-même, je me trouvai, par un mouvement naturel et presque involontaire, rangée derriere

(1) Espece de gouvernantes des vierges du Soleil.

l'autel que je tenois embrassé. Là, immobile de saisissement, je voyois passer ces barbares; la crainte d'être apperçue arrêtoit jusqu'à ma respiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralentissoient les effets de leur cruauté à la vue des ornements précieux répandus dans le temple; qu'ils se saisissoient de ceux dont l'éclat les frappoit davantage, et qu'ils arrachoient jusqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, et que, ne m'y opposant point, je pourrois échapper à leurs coups. Je formai le dessein de sortir du temple, de me faire conduire à ton palais, de demander au capa-inca (1) du secours et un asyle pour mes

(1) Nom générique des incas régnants.

La crainte d'etre apperçue arretoit jusqu'a ma respiration.

J. Lefevre inv 1798. J.J Conny Sculp.

compagnes et pour moi ; mais, aux premiers mouvements que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter. Ô mon cher Aza, j'en frémis encore ! ces impies oserent porter leurs mains sacrileges sur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du temple, j'ai vu, pour la premiere fois, le seuil de la porte céleste, que je ne devois passer qu'avec les ornements de la royauté (1). Au lieu des fleurs que l'on auroit semées sous mes pas, j'ai vu les chemins couverts de sang et de mourants ; au lieu des honneurs du trône que je devois partager avec toi, esclave de

(1) Les vierges consacrées au Soleil entroient dans le temple presque en naissant, et n'en sortoient que le jour de leur mariage.

la tyrannie, enfermée dans une obscure prison, la place que j'occupe dans l'univers est bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourments de mon ame. Mais, cher soutien de ma vie, que tant de maux me seront légers si j'apprends que tu respires !

Au milieu de cet horrible bouleversement, je ne sais par quel heureux hasard j'ai conservé mes quipos. Je les possede, mon cher Aza ; c'est aujourd'hui le seul trésor de mon cœur, puisqu'il servira d'interprete à ton amour comme au mien ; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon existence, en changeant de forme entre tes mains, m'instruiront de ton sort. Hélas ! par quelle voie pourrai-je les faire passer jusqu'à toi ? par quelle adresse pourront-ils m'être

Au cri que je fis, Deterville accourut :

L. J. Lelevre inv. 1798. J. J. Couny Sculp.

rendus ? Je l'ignore encore ; mais le même sentiment qui nous fit inventer leur usage nous suggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que soit le *chaqui* (1) fidele qui te portera ce précieux dépôt, je ne cesserai d'envier son bonheur. Il te verra, mon cher Aza ! Je donnerois tous les jours que le Soleil me destine pour jouir un seul moment de ta présence. Il te verra, mon cher Aza ! Le son de ta voix frappera son ame de respect et de crainte ; il porteroit dans la mienne la joie et le bonheur. Il te verra ! certain de ta vie, il la bénira en ta présence ; tandis qu'abandonnée à l'incertitude, l'impatience de son retour desséchera mon sang dans mes veines. Ô mon cher Aza ! tous les tourments

(1) Messager.

des ames tendres sont rassemblés dans mon cœur ! un moment de ta vue les dissiperoit ; je donnerois ma vie pour en jouir !

LETTRE II.

Zilia rappelle à Aza le jour où il s'est offert la premiere fois à sa vue, et où il lui apprit qu'elle deviendroit son épouse.

QUE l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais son ombre sur la famille du pieux citoyen qui a reçu sous ma fenêtre le mystérieux tissu de mes pensées, et qui l'a remis dans tes mains! Que *Pachacamac* 1) prolonge ses années en récompense de son adresse à faire passer jusqu'à moi les plaisirs divins avec ta réponse!

(1) Le dieu créateur, plus puissant que le Soleil.

Les trésors de l'amour me sont ouverts, j'y puise une joie délicieuse dont mon ame s'enivre. En dénouant les secrets de ton cœur, le mien se baigne dans une mer parfumée. Tu vis, et les chaines qui devoient nous unir ne sont pas rompues. Tant de bonheur étoit l'objet de mes desirs et non celui de mes espérances.

Dans l'abandon de moi-même, je ne craignois que pour tes jours; ils sont en sûreté, je ne vois plus le malheur. Tu m'aimes! le plaisir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec transport la délicieuse confiance de plaire à ce que j'aime; mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainsi que la rose tire sa brillante couleur des rayons du soleil, de même les charmes que tu trouves dans mon esprit et

dans mes sentiments ne sont que les bienfaits de ton génie lumineux. Rien n'est à moi que ma tendresse.

Si tu étois un homme ordinaire, je serois restée dans l'ignorance à laquelle mon sexe est condamné : mais ton ame, supérieure aux coutumes, ne les a regardées que comme des abus ; tu en as franchi les barrieres pour m'élever jusqu'à toi. Tu n'as pu souffrir qu'un être semblable au tien fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta postérité ; tu as voulu que nos divins *amautas* (1) ornassent mon entendement de leurs sublimes connoissances. Mais, ô lumiere de ma vie ! sans le desir de te plaire, aurois-je pu me résoudre à abandonner ma tranquille igno-

(1) Philosophes indiens.

rance pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le desir de mériter ton estime, ta confiance, ton respect, par des vertus qui fortifient l'amour, et que l'amour rend voluptueuses, je ne serois que l'objet de tes yeux ; l'absence m'auroit déja effacée de ton souvenir.

Hélas ! si tu m'aimes encore, pourquoi suis-je dans l'esclavage ? En jetant mes regards sur les murs de ma prison, ma joie disparoît, l'horreur me saisit, et mes craintes se renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté : tu ne viens pas à mon secours ! Tu es instruit de mon sort : il n'est pas changé ! Non, mon cher Aza, ces peuples féroces, que tu nommes Espagnols, ne te laissent pas aussi libre que tu crois l'être. Je vois autant de signes d'esclavage dans les honneurs qu'ils te rendent que

dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te séduit ; tu crois sinceres les promesses que ces barbares te font faire par leur interprete, parceque tes paroles sont inviolables : mais moi qui n'entends pas leur langage, moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes sujets les prennent pour des dieux ; ils se rangent de leur parti. Ô mon cher Aza ! malheur au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces étrangers. Abandonne ton empire, puisque Viracocha en a prédit la destruction. Achete ta vie et ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors : il ne te restera que les dons de la nature ; nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs, grands par nos vertus, puissants par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre, et de notre tendresse. Tu seras plus roi en régnant sur mon ame qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma soumission à tes volontés te fera jouir sans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéissant, je ferai retentir ton empire de mes chants d'alégresse; ton diadème (1) sera toujours l'ouvrage de mes mains; tu ne perdras de ta royauté que les soins et les fatigues.

Combien de fois, chere ame de ma vie! t'es-tu plaint des devoirs

(1) Le diadème des incas étoit une espece de frange. C'étoit l'ouvrage des vierges du Soleil.

de ton rang! Combien les cérémonies dont tes visites étoient accompagnées t'ont-elles fait envier le sort de tes sujets! tu n'aurois voulu vivre que pour moi. Craindrois-tu à présent de perdre tant de contraintes? ne suis-je plus cette Zilia que tu aurois préférée à ton empire? Non, je ne puis le croire: mon cœur n'est point changé; pourquoi le tien le seroit-il?

J'aime, je vois toujours le même Aza qui régna dans mon ame au premier moment de sa vue; je me rappelle ce jour fortuné où ton pere, mon souverain seigneur, te fit partager pour la premiere fois le pouvoir réservé à lui seul d'entrer dans l'intérieur du temple (1); je me repré-

(1) L'inca régnant avoit seul le droit d'entrer dans le temple du Soleil.

sente le spectacle agréable de nos vierges rassemblées, dont la beauté recevoit un nouveau lustre par l'ordre charmant dans lequel elles étoient rangées, telles que dans un jardin les plus brillantes fleurs tirent un nouvel éclat de la symmétrie de leurs compartiments.

Tu parus au milieu de nous comme un soleil levant dont la tendre lumiere prépare la sérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit sur nos joues le coloris de la modestie ; un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ; une joie brillante éclatoit dans les tiens. Tu n'avois jamais rencontré tant de beautés ensemble : nous n'avions jamais vu que le capa-inca. L'étonnement et le silence régnoient de toutes parts. Je ne sais quelles étoient les pensées de mes compagnes ; mais de

quels sentiments mon cœur ne fut-il point assailli ! Pour la premiere fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, et cependant du plaisir. Confuse des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vue : mais tu tournas tes pas vers moi, le respect me retint.

Ô mon cher Aza ! le souvenir de ce premier moment de mon bonheur me sera toujours cher. Le son de ta voix, ainsi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux frémissement et le saint respect que nous inspire la présence de la divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi jusqu'à l'usage de la voix : enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'osai élever mes regards jusqu'à toi ; je rencontrai les tiens. Non, la mort même

n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvements de nos ames qui se rencontrerent et se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumiere confondroit notre incertitude. Quel autre que le principe du feu auroit pu nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue et sentie avec une rapidité inexplicable ?

J'étois trop ignorante sur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la sublime théologie de nos *cucipatas* (1), je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine : je crus que le Soleil me manifestoit sa volonté par ton organe, qu'il

(1) Prêtres du Soleil.

me choisissoit pour son épouse d'élite (1) : j'en soupirai. Mais, après ton départ, j'examinai mon cœur, et je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta présence avoit fait sur moi ! Tous les objets me parurent nouveaux ; je crus voir mes compagnes pour la premiere fois : qu'elles me parurent belles ! je ne pus soutenir leur présence. Retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorsqu'une d'entre elles vint me tirer de ma rêverie en me donnant de nouveaux sujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois destinée à être ton épouse dès que mon âge permettroit cette union.

(1) Il y avoit une vierge choisie pour le Soleil, qui ne devoit jamais être mariée.

J'ignorois les lois de ton empire (1) : mais, depuis que je t'avois vu, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connoître toute l'étendue, accoutumée au nom sacré d'épouse du Soleil, je bornois mon espérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'est toi, mon cher Aza, c'est toi qui dans la suite comblas mon ame de délices, en m'apprenant que l'auguste rang de ton épouse m'associeroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus ; que je

(1) Les lois des Indiens obligeoient les incas d'épouser leurs sœurs, et, quand ils n'en avoient point, de prendre pour femme la premiere princesse du sang des incas, qui étoit vierge du Soleil.

jouirois sans cesse de ces entretiens si rares et si courts au gré de nos desirs, de ces entretiens qui ornoient mon esprit des perfections de ton ame, et qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuse espérance de faire un jour le tien.

Ô mon cher Aza ! combien ton impatience contre mon extrême jeunesse qui retardoit notre union étoit flatteuse pour mon cœur ! combien les deux années qui se sont écoulées t'ont paru longues ! et cependant que leur durée a été courte ! Hélas ! le moment fortuné étoit arrivé : quelle fatalité l'a rendu si funeste ? Quel Dieu poursuit ainsi l'innocence et la vertu ? ou quelle puissance infernale nous a séparés de nous-mêmes ? L'horreur me saisit, mon cœur se déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza ! mon cher Aza !...

LETTRE III.

Les Espagnols transportent pendant la nuit Zilia dans un vaisseau. Prise du vaisseau espagnol par les François. Surprise de Zilia à la vue des nouveaux objets qui l'environnent.

C'EST toi, chere lumiere de mes jours, c'est toi qui me rappelles à la vie. Voudrois-je la conserver, si je n'étois assurée que la mort auroit moissonné d'un seul coup tes jours et les miens? Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin dont le Soleil anime notre être alloit s'éteindre : la nature laborieuse se préparoit déja à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appar-

tient en moi : je mourois ; tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorsque mon amour m'a rendu la vie ; et je t'en fais un sacrifice. Mais comment pourrai-je t'instruire des choses surprenantes qui me sont arrivées ? Comment me rappeler des idées déja confuses au moment où je les ai reçues, et que le temps qui s'est écoulé depuis rend encore moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidele chaqui le dernier tissu de mes pensées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit, deux de mes ravisseurs vinrent m'enlever de ma sombre retraite avec autant de violence qu'ils en avoient employé à m'arracher du temple du Soleil.

Je ne sais par quel chemin on me

conduisit : on ne marchoit que la nuit, et le jour on s'arrêtoit dans des déserts arides, sans chercher aucune retraite. Bientôt, succombant à la fatigue, on me fit porter par je ne sais quel *hamac* (1) dont le mouvement me fatiguoit presque autant que si j'eusse marché moi-même. Enfin, arrivés apparemment où l'on vouloit aller, une nuit ces barbares me porterent sur leurs bras dans une maison dont les approches, malgré l'obscurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit et plus incommode que n'avoit jamais été ma premiere prison. Mais, mon cher Aza, pourrois-je te persuader ce que

(1) Espece de lit suspendu, dont les Indiens ont coutume de se servir pour se faire porter d'un endroit à l'autre.

je ne comprends pas moi-même, si tu n'étois assuré que le mensonge n'a jamais souillé les levres d'un enfant du Soleil (1)? Cette maison, que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenoit, cette maison, comme suspendue et ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumiere de mon esprit, que *Ticaviracochia* eût comblé mon ame, comme la tienne, de sa divine science pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoissance que j'en ai est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes; car, quelques moments après que j'y fus entrée, son mouvement continuel,

(1) Il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

joint à une odeur malfaisante, me causa un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un temps assez long s'étoit écoulé; je ne souffrois presque plus, lorsqu'un matin je fus arrachée au sommeil par un bruit plus affreux que celui du yalpor : notre habitation en recevoit des ébranlements tels que la terre en éprouvera lorsque la lune en tombant réduira l'univers en poussiere (1); des cris qui se joignirent à ce fracas le rendoient encore plus épouvantable. Mes sens, saisis d'une horreur secrete, ne portoient à mon ame que l'idée de la destruction de

(1) Les Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la lune, qui se laisseroit tomber sur la terre.

la nature entiere. Je croyois le péril universel; je tremblois pour tes jours : ma frayeur s'accrut enfin jusqu'au dernier excès à la vue d'une troupe d'hommes en fureur, le visage et les habits ensanglantés, qui se jeterent en tumulte dans ma chambre. Je ne soutins pas cet horrible spectacle ; la force et la connoissance m'abandonnerent : j'ignore encore la suite de ce terrible évènement. Revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit assez propre, entourée de plusieurs sauvages, qui n'étoient plus les cruels Espagnols, mais qui ne m'étoient pas moins inconnus.

Peux-tu te représenter ma surprise en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, sans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pu se faire ? Je refermai promptement les

yeux, afin que, plus recueillie en moi-même, je pusse m'assurer si je vivois, ou si mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour passer dans les régions inconnues (1).

Te l'avouerai-je, chere idole de mon cœur? fatiguée d'une vie odieuse, rebutée de souffrir des tourments de toute espece, accablée sous le poids de mon horrible destinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je sentois approcher : je refusai constamment tous les secours que l'on m'offroit ; en peu de jours je touchai au terme fatal, et j'y touchai sans regret.

L'épuisement des forces anéantit

(1) Les Indiens croyoient qu'après la mort l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

le sentiment : déja mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images que comme un léger dessin tracé par une main tremblante ; déja les objets qui m'avoient le plus affectée n'excitoient en moi que cette sensation vague que nous éprouvons en nous laissant aller à une rêverie indéterminée ; je n'étois presque plus. Cet état, mon cher Aza, n'est pas si fâcheux que l'on croit : de loin il nous effraie, parceque nous y pensons de toutes nos forces ; quand il est arrivé, affoiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduisent, le moment décisif ne paroît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte durant la vie à pénétrer dans l'avenir, et même dans celui qui ne sera plus pour nous, semble reprendre de nouvelles forces au moment de la

perdre. On cesse de vivre pour soi ; on veut savoir comment on vivra dans ce qu'on aime.

Ce fut dans un de ces délires de mon ame que je me crus transportée dans l'intérieur de ton palais ; j'y arrivois dans le moment où l'on venoit de t'apprendre ma mort. Mon imagination me peignit si vivement ce qui devoit se passer, que la vérité même n'auroit pas eu plus de pouvoir : je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé de sentiment, tel qu'un lis desséché par la brûlante ardeur du midi. L'amour est-il donc quelquefois barbare ? Je jouissois de ta douleur, je l'excitois par de tristes adieux ; je trouvois de la douceur, peut-être du plaisir, à répandre sur tes jours le poison des regrets ; et ce même amour qui me rendoit féroce déchiroit mon cœur par l'horreur de

tes peines. Enfin, réveillée comme d'un profond sommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des secours, je revis la lumiere.

Te reverrai-je, toi, cher arbitre de mon existence? Hélas! qui pourra m'en assurer? Je ne sais plus où je suis ; peut-être est-ce loin de toi. Mais dussions-nous être séparés par les espaces immenses qu'habitent les enfants du Soleil, le nuage léger de mes pensées volera sans cesse autour de toi.

LETTRE IV.

Abattement et maladie de Zilia. Amour et soins de Déterville.

QUEL que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être en l'abandonnant à la douleur nous révolte d'abord; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi ni pour moi: chaque instant où je respire est un sacrifice que je fais à ton amour; et de jour en jour il devient plus pénible. Si le temps apporte quelque

soulagement à la violence du mal qui me dévore, il redouble les souffrances de mon esprit. Loin d'éclaircir mon sort, il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu, tout m'est nouveau ; tout intéresse ma curiosité, et rien ne peut la satisfaire. En vain j'emploie mon attention et mes efforts pour entendre ou pour être entendue, l'un et l'autre me sont également impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la source en dérobant à mes yeux l'impression qu'ils recevoient des objets : je m'obstinai quelque temps à les tenir fermés. Efforts infructueux! les ténebres volontaires auxquelles je m'étois condamnée ne soulageoient que ma modestie, toujours blessée de la vue de ces hommes dont les services et les secours

sont autant de supplices ; mais mon ame n'en étoit pas moins agitée. Renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étoient que plus vives, et le desir de les exprimer plus violent. L'impossibilité de me faire entendre répand encore jusques sur mes organes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette situation est cruelle !

Hélas ! je croyois déja entendre quelques mots des sauvages espagnols, j'y trouvois des rapports avec notre auguste langage ; je me flattois qu'en peu de temps je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne sont pas

de la même nation ; et, à la différence de leurs manieres et de leur caractere apparent, on devine sans peine que Pachacamac leur a distribué dans une grande disproportion les éléments dont il a formé les humains. L'air grave et farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matiere des plus durs métaux : ceux-ci semblent s'être échappés des mains du créateur au moment où il n'avoit encore assemblé pour leur formation que l'air et le feu. Les yeux fiers, la mine sombre et tranquille de ceux-là, montroient assez qu'ils étoient cruels de sang froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé : le visage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empressement répandu sur leurs actions, et qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur ; mais je re-

marque des contradictions dans leur conduite qui suspendent mon jugement.

Deux de ces sauvages ne quittent presque pas le chevet de mon lit. L'un, que j'ai jugé être le cacique (1) à son air de grandeur, me rend, je crois, à sa façon, beaucoup de respects : l'autre me donne une partie des secours qu'exige ma maladie ; mais sa bonté est dure, ses secours sont cruels, et sa familiarité impérieuse.

Dès le premier moment où, revenue de ma foiblesse, je me trouvai en leur puissance, celui-ci, car je l'ai bien remarqué, plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confusion in-

(1) Cacique est une espece de gouverneur de province.

exprimable. Il parut surpris de ma résistance, et, sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant. Foible, mourante, et ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut; et depuis ce temps il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espece de cérémonie (1) me paroît une superstition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal; mais il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les effets, car je n'en éprouve que très peu.

(1) Les Indiens n'avoient aucune connoissance de la médecine.

Je souffre toujours d'un feu intérieur qui me consume; à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes quipos. J'emploie à cette occupation autant de temps que ma foiblesse peut me le permettre. Ces nœuds, qui frappent mes sens, semblent donner plus de réalité à mes pensées. La sorte de ressemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'assurer de mes vœux, de ma tendresse ; cette douce erreur est mon bien et ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage, je gémis de ton absence : ainsi, tout entiere à ma tendresse, il n'y a pas un de mes moments qui ne t'appartienne.

Hélas ! quel autre usage pourrois-je en faire? Ô mon cher Aza, quand

tu ne serois pas le maître de mon ame, quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inséparablement à toi, plongée dans un abyme d'obscurités, pourrois-je détourner mes pensées de la lumiere de ma vie ? Tu es le soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges ; ils sont à toi. Tu me chéris ; je consens à vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras ; je suis récompensée.

LETTRE V.

Idées confuses de Zilia sur les secours qu'on lui donne, et sur les marques de tendresse de Déterville.

QUE j'ai souffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai consacrés ! La privation de mes quipos manquoit au comble de mes peines; dès que mes officieux persécuteurs se sont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'usage.

On m'a enfin rendu le trésor de ma tendresse, mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reste que cette expression de mes sentiments ; il ne me reste que la triste consolation de te peindre mes dou-

leurs : pouvois-je la perdre sans désespoir ?

Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines. On croit être plaint quand on est écouté ; une partie de notre chagrin passe sur le visage de ceux qui nous écoutent ; quel qu'en soit le motif, il semble nous soulager. Je ne puis me faire entendre, et la gaieté m'environne.

Je ne puis même jouir paisiblement de la nouvelle espece de désert où me réduit l'impuissance de communiquer mes pensées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la solitude de mon ame, contraignent les attitudes de mon corps, et portent la gêne jusques dans mes pensées : il m'arrive souvent d'oublier cette heureuse liberté que la nature nous a donnée

de rendre nos sentiments impénétrables ; et je crains quelquefois que ces sauvages curieux ne devinent les réflexions désavantageuses que m'inspire la bizarrerie de leur conduite. Je me fais une étude gênante d'arranger mes pensées, comme s'ils pouvoient les pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donnée de leur caractere et de leur façon de penser à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refusent, mon cher Aza, jusqu'aux aliments nécessaires au soutien de la vie, jusqu'a la liberté de choisir la place ou je veux être ; ils me retiennent par une espece de violence dans ce lit, qui m'est devenu insupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur esclave,

et que leur pouvoir est tyrannique.

D'un autre côté, si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils témoignent de conserver mes jours, sur le respect dont ils accompagnent les services qu'ils me rendent, je suis tentée de penser qu'ils me prennent pour un être d'une espece supérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi sans courber son corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. Le cacique semble vouloir imiter les cérémonies des incas au jour du *Raymi* (1) : il se met sur ses genoux fort près de mon lit, il reste un temps considérable dans cette posture gênante : tantôt il garde le silence, et, les yeux bais-

(1) *Raymi*, principale fête du Soleil : l'inca et les prêtres l'adoroient à genoux.

sés, il semble rêver profondément. Je vois sur son visage cet embarras respectueux que nous inspire le *grand nom* (1) prononcé à haute voix. S'il trouve l'occasion de saisir ma main, il y porte sa bouche avec la même vénération que nous avons pour le sacré diadême (2). Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne ressemblent point au langage ordinaire de sa nation. Le son en est plus doux, plus distinct, plus mesuré; il y joint cet air touché qui précede les larmes, ces soupirs qui expriment les besoins de l'ame, ces accents qui sont presque des plaintes,

(1) Le grand nom étoit Pachacamac; on ne le prononçoit que rarement, et avec beaucoup de signes d'adoration.

(2) On baisoit le diadême de Manco-capac comme nous baisons les reliques de nos saints.

enfin tout ce qui accompagne le desir d'obtenir des graces. Hélas ! mon chier Aza, s'il me connoissoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque erreur sur mon être, quelle priere auroit-il à me faire ?

Cette nation ne seroit-elle point idolâtre ? Je ne lui ai vu encore faire aucune adoration au Soleil : peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le grand Mancocapac (1) eût apporté sur la terre les volontés du Soleil, nos ancêtres divinisoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaisir : peut-être ces sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentiments que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajoute-

(1) Premier législateur des Indiens. Voyez l'*Histoire des Incas*.

roient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheroient à me plaire, ils obéiroient aux signes de mes volontés ; je serois libre, je sortirois de cette odieuse demeure, j'irois chercher le maître de mon ame ; un seul de ses regards effaceroit le souvenir de tant d'infortunes.

LETTRE VI.

Rétablissement de Zilia. Son étonnement et son désespoir en se voyant sur un vaisseau. Elle veut se précipiter dans la mer.

QUELLE horrible surprise, mon cher Aza ! que nos malheurs sont augmentés ! que nous sommes à plaindre ! Nos maux sont sans remede ; il ne me reste qu'à te l'apprendre et à mourir.

On m'a enfin permis de me lever : j'ai profité avec empressement de cette liberté ; je me suis traînée à une petite fenêtre qui depuis long-temps étoit l'objet de mes desirs curieux ; je l'ai ouverte avec précipitation. Qu'ai-je vu, cher amour de ma vie !

Je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement, et le mortel désespoir qui m'a saisie en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue seule fait frémir.

Mon premier coup-d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure : je suis dans une de ces maisons flottantes dont les Espagnols se sont servis pour atteindre jusqu'à nos malheureuses contrées, et dont on ne m'avoit fait qu'une description très imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon ame avec cette affreuse connoissance? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne respire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je

suis, si je t'aime, si j'existe; la destruction de mon être ne paroîtra pas même un évènement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée? Souffre que je rende à la divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir : je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime : l'univers est anéanti pour moi ; il n'est plus qu'un vaste désert que je remplis des cris de mon amour. Entends-les, cher objet de ma tendresse; sois-en touché; permets que je meure. . . .

Quelle erreur me séduit ! Non, mon cher Aza, non, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre; c'est la timide nature, qui, en frémissant d'horreur, emprunte ta voix, plus puissante que la sienne, pour retar-

der une fin toujours redoutable pour elle. Mais c'en est fait ; le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets. . . .

Que la mer abyme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse, ma vie et mon désespoir !

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers sentiments de mon cœur : il n'a reçu que ton image, il ne vouloit vivre que pour toi ; il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le pense, je le sens encore, je le dis pour la derniere fois. . . .

LETTRE VII.

Zilia, qu'on empêche de se précipiter, se repent de son projet.

AZA, tu n'as pas tout perdu ; tu regnes encore sur un cœur; je respire. La vigilance de mes surveillants a rompu mon funeste dessein ; il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonstances d'un projet aussitôt détruit que formé : oserois-je jamais lever les yeux jusqu'à toi si tu avois été témoin de mon emportement ?

Ma raison, anéantie par le désespoir, ne m'étoit plus d'aucun secours ; ma vie ne me paroissoit d'aucun prix ; j'avois oublié ton amour.

Que le sang froid est cruel après

la fureur ! que les points de vue sont différents sur les mêmes objets ! Dans l'horreur du désespoir, on prend la férocité pour du courage, et la crainte des souffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une surprise, nous rappellent à nous-mêmes ; nous ne trouvons que de la foiblesse pour principe de notre héroïsme, pour fruit que le repentir, et que le mépris pour récompense.

La connoissance de ma faute en est la plus sévere punition. Abandonnée à l'amertume des remords, ensevelie sous le voile de la honte, je me tiens à l'écart : je crains que mon corps n'occupe trop de place ; je voudrois le dérober à la lumiere. Mes pleurs coulent en abondance : ma douleur est calme, nul son ne l'exhale ; mais je suis tout à elle.

Puis-je trop expier mon crime ? il étoit contre toi.

En vain depuis deux jours ces sauvages bienfaisants voudroient me faire partager la joie qui les transporte. Je ne fais qu'en soupçonner la cause : mais, quand elle me seroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danses, leurs cris de joie, une liqueur rouge semblable au maïs (1), dont ils boivent abondamment, leur empressement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir, ne me laisseroient pas douter que cette réjouissance ne se

(1) Le maïs est une plante dont les Indiens font une boisson forte et salutaire; ils en présentent au Soleil les jours de ses fêtes, et ils en boivent jusqu'à l'ivresse après le sacrifice. *Voyez l'Histoire des Incas*, tome II, age 111.

fit en l'honneur de l'astre divin, si la conduite du cacique étoit conforme à celle des autres. Mais, loin de prendre part à la joie publique, depuis ma faute commise, il n'en prend qu'à la douleur que j'ai ; son zele est plus respectueux, ses soins plus assidus, son attention plus pénétrante.

Il a deviné que la présence continuelle des sauvages de sa suite ajoutoit la contrainte à mon affliction ; il m'a délivrée de leurs regards importuns ; je n'ai presque plus que les siens à supporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza ? il y a des moments où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets : le feu de ses yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens ; j'y trouve des rapports qui séduisent mon cœur. Hélas ! que cette illusion

est passagere! et que les regrets qui la suivent sont durables! Ils ne finiront qu'avec ma vie, puisque je ne vis que pour toi.

LETTRE VIII.

Zilia ranime ses espérances à la vue de la terre.

QUAND un seul objet réunit toutes nos pensées, mon cher Aza, les évènements ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le seul mobile de mon ame, aurois-je passé, comme je viens de faire, de l'horreur du désespoir à l'espérance la plus douce? Le cacique avoit déja essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre que je ne regarde plus sans frémir : enfin, pressée par de nouvelles instances, je m'y suis laissé conduire. Ah! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance!

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espece de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement où, sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n'auroient pu atteindre.

En même temps il m'a fait entendre, par des signes qui commencent à me devenir familiers, que nous allons à cette terre, et que sa vue étoit l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au Soleil.

J'ai senti d'abord tout l'avantage de cette découverte ; l'espérance, comme un trait de lumiere, a porté sa clarté jusqu'au fond de mon cœur.

Il est certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir ; il est évident qu'elle est une

portion de ton empire, puisque le Soleil y répand ses rayons bienfaisants (1). Je ne suis plus dans les fers des cruels Espagnols : qui pourroit donc m'empêcher de entrer sous tes lois?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime ; mon amour, ma raison, mes desirs, tout m'en assure. Je vole dans tes bras, un torrent de joie se répand dans mon ame : le passé s'évanouit ; mes malheurs sont finis, ils sont oubliés ; l'avenir seul m'occupe, c'est mon unique bien.

Aza, mon cher espoir! je ne t'ai pas perdu : je verrai ton visage, tes

(1) Les Indiens ne connoissoient pas notre hémisphere, et croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ses enfants.

habits, ton ombre ; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même. Est-il des tourments qu'un tel bonheur n'efface ?

LETTRE IX.

Reconnoissance de Zilia pour les complaisances de Déterville.

Que les jours sont longs quand on les compte, mon cher Aza! Le temps, ainsi que l'espace, n'est connu que par ses limites : nos idées et notre vue se perdent également par la constante uniformité de l'un et de l'autre. Si les objets marquent les bornes de l'espace, il me semble que nos espérances marquent celles du temps, et que si elles nous abandonnent ou qu'elles ne soient pas sensiblement marquées, nous n'appercevons pas plus la durée du temps que l'air qui remplit l'espace.

Depuis l'instant fatal de notre sé-

paration, mon ame et mon cœur, également flétris par l'infortune, restoient ensevelis dans cet abandon total, horreur de la nature, image du néant : les jours s'écouloient sans que j'y prisse garde ; aucun espoir ne fixoit mon attention sur leur longueur : à présent que l'espérance en marque tous les instants, leur durée me paroît infinie, et je goûte le plaisir, en recouvrant la tranquillité de mon esprit, de recouvrer la facilité de penser.

Depuis que mon imagination est ouverte à la joie, une foule de pensées qui s'y présentent l'occupent jusqu'à la fatiguer. Des projets de plaisir et de bonheur s'y succedent alternativement ; les idées nouvelles y sont reçues avec facilité ; celles même dont je ne m'étois point apperçue s'y retracent sans les chercher.

Depuis deux jours j'entends plusieurs mots de la langue du cacique, que je ne croyois pas savoir. Ce ne sont encore que les noms des objets ; ils n'expriment point mes pensées, et ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fournissent déja quelques éclaircissements qui m'étoient nécessaires.

Je sais que le nom du cacique est *Déterville ;* celui de notre maison flottante, *vaisseau ;* et celui de la terre où nous allons, *France.*

Ce dernier m'a d'abord effrayée : je ne me souviens pas d'avoir entendu nommer ainsi aucune contrée de ton royaume ; mais faisant réflexion au nombre infini de celles qui le composent, dont les noms me sont échappés, ce mouvement de crainte s'est bientôt évanoui : pouvoit-il subsister long-temps avec la

solide confiance que me donne sans cesse la vue du soleil ? Non, mon cher Aza, cet astre divin n'éclaire que ses enfants ; le seul doute me rendroit criminelle. Je vais rentrer sous ton empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie la reconnoissance me prépare un plaisir délicieux : tu combleras d'honneurs et de richesses le cacique (1) bienfaisant qui nous rendra l'un à l'autre ; il portera dans sa province le souvenir de Zilia ; la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore, et son bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut se comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour

(1) Les caciques étoient tributaires des incas.

moi ; loin de me traiter en esclave, il semble être le mien ; j'éprouve autant de complaisances de sa part que que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amusements, il paroit n'avoir plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras depuis qu'éclairée par l'habitude et la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur sur l'idolatrie dont je le soupçonnois.

Ce n'est pas qu'il ne répete souvent à-peu-près les mêmes démonstrations que je prenois pour un culte ; mais le ton, l'air et la forme qu'il y emploie me persuadent que ce n'est qu'un jeu à l'usage de sa nation.

Il commence par me faire prononcer distinctement des mots de sa langue. Dès que j'ai répété après lui, *oui*, *je vous aime*, ou bien, *je*

vous promets d'être à vous, la joie se répand sur son visage ; il me baise les mains avec transport, et avec un air de gaieté tout contraire au sérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille sur sa religion, je ne le suis pas entièrement sur le pays d'où il tire son origine. Son langage et ses habillements sont si différents des nôtres, que souvent ma confiance en est ébranlée. De fâcheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chere espérance : je passe successivement de la crainte à la joie, et de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confusion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois résolu de ne plus penser : mais comment ralentir le mouvement d'une ame privée de toute communication, qui n'agit que

sur elle-même, et que de si grands intérêts excitent à réfléchir? Je ne le puis, mon cher Aza; je cherche des lumieres avec une agitation qui me dévore, et je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je savois que la privation d'un sens peut tromper à quelques égards, et je vois avec surprise que l'usage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des langues seroit-elle celle de l'ame? Ô cher Aza, que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuses vérités! Mais que ces tristes pensées s'éloignent de moi; nous touchons à la terre. La lumiere de mes jours dissipera en un moment les ténebres qui m'environnent.

LETTRE X.

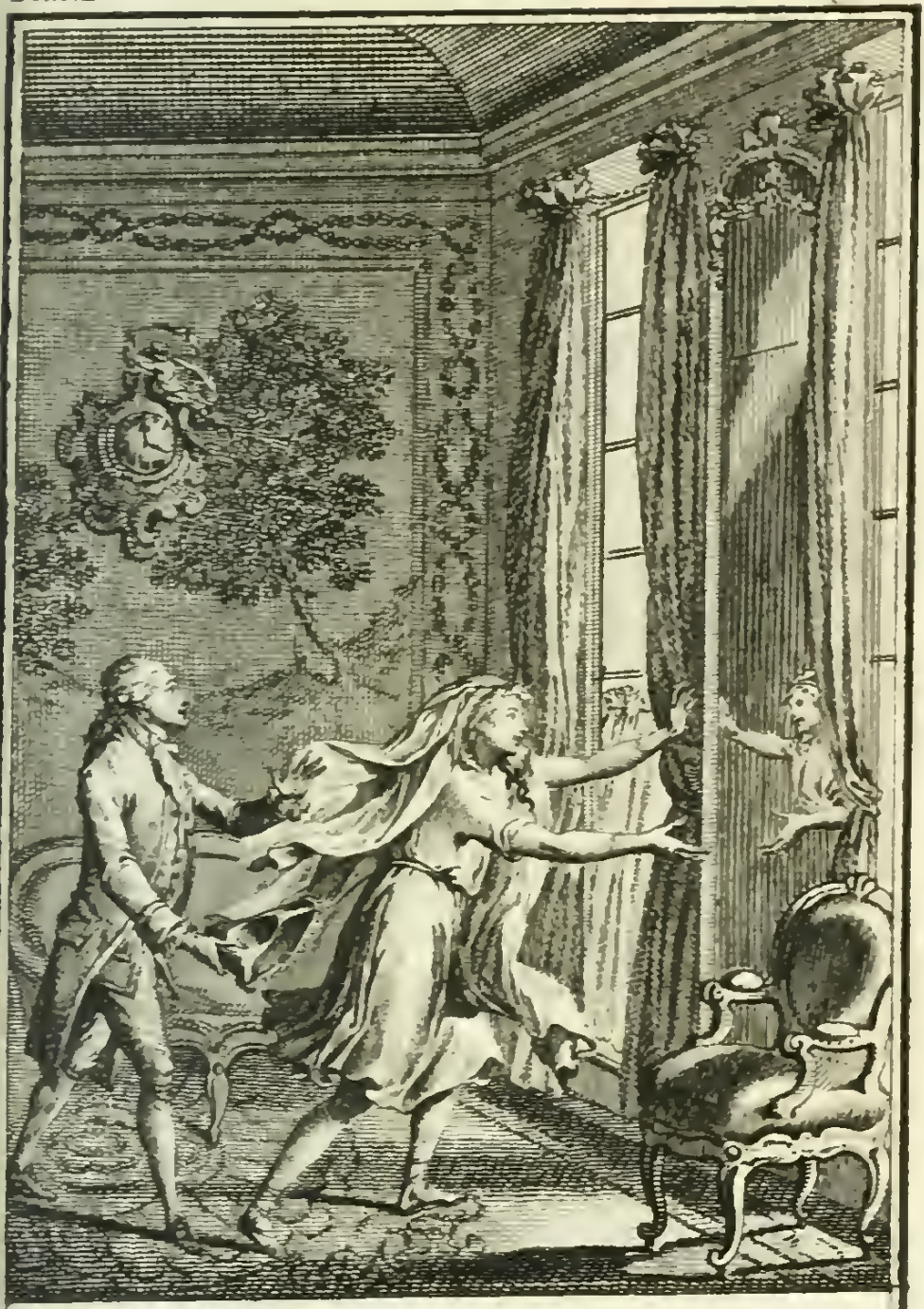
Débarquement de Zilia en France. Son erreur en se voyant dans un miroir. Son admiration à l'occasion de ce phénomene, dont elle ne peut comprendre la cause.

JE suis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes desirs, mon cher Aza : mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis ; tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me surprend, m'étonne, et ne me laisse qu'une impression vague, une perplexité stupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer. Mes erreurs répriment mes jugements ; je demeure incer-

taine, je doute presque de ce que je vois.

A peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la mer. Le peuple, qui nous suivoit en foule, me paroît être de la même nation que le cacique; mais les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des villes du Soleil : si celles-ci les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornements, celles-là sont fort au-dessus par les prodiges dont elles sont remplies.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée, mon cœur a tressailli : j'ai vu dans l'enfoncement une jeune personne habillée comme une vierge du Soleil; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher Aza! quelle surprise



J'ai couru a elle les bras ouverts.

L.J. Lefèvre inv 1798. J.J. Coiny Sculp

extrême, de ne trouver qu'une résistance impénétrable où je voyois une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile les yeux attachés sur cette ombre, quand Déterville m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois, je lui parlois, et je le voyois en même temps fort près et fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raison, ils offusquent le jugement. Que faut-il penser des habitants de ce pays ? faut-il les craindre ? faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le cacique m'a fait comprendre que la figure que je voyois étoit la mienne. Mais de quoi cela m'instruit-il ? le prodige en est-il moins

grand? suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances? Je le vois avec douleur, mon cher Aza; les moins habiles de cette contrée sont plus savants que tous nos amautas.

Déterville m'a donné une *china* (1), jeune et fort vive : c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes et d'en être servie. Plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins : et j'aimerois autant qu'elles ne le fissent pas; leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cuzco* (2). Cependant je ne puis encore juger de rien; mon esprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes;

(1) Servante, ou femme-de-chambre.
(2) Capitale du Pérou.

mon cœur seul inébranlable ne desire, n'espere, et n'attend qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peines.

LETTRE XI.

Jugement que porte Zilia des François et de leurs manieres.

QUOIQUE j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir pour acquérir quelques lumieres sur mon sort, cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je ne l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les sauvages de cette contrée paroissent aussi bons, aussi humains que le cacique : ils chantent et dansent comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver (1). Si

(1) Les terres se cultivoient en commun au Pérou, et les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance.

je m'en rapportois à l'opposition de leurs usages à ceux de notre nation, je n'aurois plus d'espoir : mais je me souviens que ton auguste pere a soumis à son obéissance des provinces fort éloignées, et dont les peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle-ci n'en seroit-elle pas une ? Le Soleil paroît se plaire à l'éclairer ; il est plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vu, et j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inspire. Il ne me reste d'inquiétude que sur la longueur du temps qu'il faudra passer avant de pouvoir m'éclaircir sur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le seul usage de la langue du pays pourra m'apprendre la vérité et finir mes inquiétudes.

Je ne laisse échapper aucune occasion de m'en instruire ; je profite de

tous les moments où Déterville me laisse en liberté, pour prendre des leçons de ma china. C'est une foible ressource; ne pouvant lui faire entendre mes pensées, je ne puis former aucun raisonnement avec elle. Les signes du cacique me sont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une espece de langage qui nous sert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maison, où, sans cette intelligence, je me serois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande et plus ornée que celle que j'habite; beaucoup de monde y étoit assemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue me déplut; les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer, et qui recommençoient lorsqu'elles levoient les yeux sur moi, exciterent

dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte si je me fusse sentie coupable de quelque faute : mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettrois une faute si je sortois, et je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit sans sujet : je restai donc ; et portant toute mon attention sur ces femmes, je crus démêler que la singularité de mes habits causoit seule la surprise des unes et les ris offensants des autres. J'eus pitié de leur foiblesse ; je ne pensai plus qu'à leur persuader par ma contenance que mon ame ne différoit pas tant de la leur que mes habillements de leurs parures.

Un homme, que j'aurois pris pour un curacas (1) s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, et me conduisit auprès d'une femme qu'à son air fier je pris pour la *pallas* (2) de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sais pour les avoir entendu prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle est belle! les beaux yeux!*... Un autre homme lui répondit : *Des graces, une taille de nymphe!*.... Hors les femmes, qui ne dirent rien, tous répéterent à-peu-près les mêmes mots. Je ne sais pas encore leur signification ; mais ils expriment sûrement des idées agréables, car en

(1) Les curacas étoient de petits souverains d'une contrée ; ils avoient le privilege de porter le même habit que les incas.

(2) Nom générique des princesses.

les prononçant le visage est toujours riant.

Le cacique paroissoit extrêmement satisfait de ce que l'on disoit : il se tint toujours à côté de moi ; ou, s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ses yeux ne me perdoient pas de vue, et ses signes m'avertissoient de ce que je devois faire : de mon côté j'étois fort attentive à l'observer, pour ne point blesser les usages d'une nation si peu instruite des nôtres.

Je ne sais, mon cher Aza, si je pourrai te faire comprendre combien les manieres de ces sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité si impatiente, que, les paroles ne leur suffisant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le son de leur voix. Ce que j'ai vu de leur agitation continuelle m'a

pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du cacique, qui m'ont tant causé d'embarras, et sur lesquelles j'ai fait tant de fausses conjectures.

Il baisa hier les mains de la pallas et celles de toutes les autres femmes ; il les baisa même au visage, ce que je n'avois pas encore vu : les hommes venoient l'embrasser ; les uns le prenoient par une main, les autres le tiroient par son habit, et tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idée.

A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes, je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentiments et nos pensées affectueuses, leur paroîtroient insipides ; ils prendroient notre air sérieux et modeste

pour de la stupidité, et la gravité de notre démarche pour un engourdissement. Le croirois-tu, mon cher Aza? malgré leurs imperfections, si tu étois ici je me plairois avec eux : un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils font les rend aimables ; et si mon ame étoit plus heureuse, je trouverois du plaisir dans la diversité des objets qui se présentent successivement à mes yeux : mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi efface les agréments de leur nouveauté ; toi seul fais mon bien et mes plaisirs.

LETTRE XII.

Transports de Déterville modérés tout-à-coup par le respect. Réflexions de Zilia sur l'état de Déterville, dont elle ignore la cause. Sa nouvelle surprise en se voyant dans un carrosse. Son admiration à la vue des beautés de la nature.

J'ai passé bien du temps, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation : j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la pallas, Déterville me fit apporter un

fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite china l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets : quoique je dusse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas : peut-être je regretterois davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder par-tout avec une attention incommode.

Le cacique entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure: il s'arrêta à l'entrée de la porte, et nous regarda long-temps sans parler; sa rêverie étoit si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la chi-

na, et se remit à sa place sans s'en apercevoir; les yeux attachés sur moi, il parcouroit toute ma personne avec une attention sérieuse, dont j'étois embarrassée sans en savoir la raison.

Cependant, afin de lui marquer ma reconnoissance pour ses nouveaux bienfaits, je lui tendis la main; et ne pouvant exprimer mes sentiments, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques uns des mots qu'il se plaît à me faire répéter; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne sais quel effet ils firent dans ce moment-là sur lui: mais ses yeux s'animerent, son visage s'enflamma; il vint à moi d'un air agité; il parut vouloir me prendre dans ses bras: puis s'arrêtant tout-à-coup, il me serra fortement la main, en prononçant d'une voix émue: *Non!...*

le respect . . . sa vertu . . . et plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux ; et puis il courut se jeter sur son siege à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ses mains, avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de son état, ne doutant pas que je ne lui eusse causé quelque peine : je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repoussa doucement sans me regarder, et je n'osai plus lui rien dire. J'étois dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrerent pour nous apporter à manger. Il se leva : nous mangeâmes ensemble à la maniere accoutumée, sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur qu'un peu de tristesse ; mais il n'en avoit ni moins de bonté ni moins de douceur. Tout cela me paroît inconcevable.

Je n'osois lever les yeux sur lui, ni me servir des signes qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien ; cependant nous mangions dans un temps si différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse fut que nous allions changer de demeure. En effet, le cacique, après être sorti et rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main : je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit passé, et en cherchant à démêler si le changement de lieu n'en étoit pas une suite.

A peine eûmes-nous passé la derniere porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut ; et je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité, où il n'y a pas assez

d'espace pour marcher, mais où nous fûmes assis fort à l'aise, le cacique, la china, et moi. Ce petit endroit est agréablement meublé ; une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment.

Tandis que je considérois avec surprise, et que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit si étroitement, ô mon cher Aza ! que les prodiges sont familiers dans ce pays ! je sentis cette machine ou cabane, je ne sais comment la nommer, je la sentis se mouvoir et changer de place. Ce mouvement me fit penser à la maison flottante ; la frayeur me saisit. Le cacique, attentif à mes moindres inquiétudes, me rassura, en me faisant voir par une des fenêtres que cette machine, suspendue assez près de la terre, se mouvoit par un secret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit aussi voir que plusieurs *hamas* (1) d'une espece qui nous est inconnue marchoient devant nous et nous traînoient après eux. Il faut, ô lumiere de mes jours! un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles et si singulieres; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette nation quelques grands défauts qui moderent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier.

Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuse machine nous n'en sortons que la nuit pour prendre du repos dans la premiere habitation qui se rencontre, et je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté pendant ce voyage

(1) Nom générique des bêtes.

des plaisirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoissois pas les beautés de l'univers: quel bien j'aurois perdu!

Il faut, ô l'ami de mon cœur! que la nature ait placé dans ses ouvrages un attrait inconnu que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes ne m'a point causé le ravissement que j'éprouve dans l'admiration de l'univers. Les campagnes immenses qui se changent et se renouvellent sans cesse à mes regards emportent mon ame avec autant de rapidité que nous les traversons.

Les yeux parcourent, embrassent, et se reposent tout-à-la-fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables: on croit ne trouver de bornes à sa vue que celles du monde entier.

Cette erreur nous flatte ; elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, et semble nous rapprocher du créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le ciel présente des images dont la pompe et la magnificence surpassent de beaucoup celles de la terre.

D'un côté, des nuées transparentes, assemblées autour du soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombre et de lumiere, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes ; de l'autre, un astre moins brillant s'éleve, reçoit et répand une lumiere moins vive sur les objets, qui, perdant leur activité par l'absence du soleil, ne frappent plus nos sens que d'une maniere douce, paisible, et parfaitement harmonique

avec le silence qui regne sur la terre. Alors, revenant à nous-mêmes, un calme délicieux pénetre dans notre ame : nous jouissons de l'univers comme le possédant seuls ; nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne : une sérénité douce nous conduit à des réflexions agréables ; et si quelques regrets viennent les troubler, ils ne naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie pour nous renfermer dans les folles prisons que les hommes se sont faites, et que toute leur industrie ne pourra jamais rendre que méprisables, en les comparant aux ouvrages de la nature.

Le cacique a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante pour me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyoit admirer avec tant de satisfaction.

Si les beautés du ciel et de la terre ont un attrait si puissant sur notre ame, celles des forêts, plus simples et plus touchantes, ne m'ont causé ni moins de plaisir ni moins d'étonnement.

Que les bois sont délicieux, mon cher Aza! En y entrant, un charme universel se répand sur tous les sens et confond leur usage : on croit voir la fraîcheur avant de la sentir; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumiere qui les pénetre, et semblent frapper le sentiment aussitôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat; l'air même, sans être apperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe.

Ô mon cher Aza ! que ta présence embelliroit des plaisirs si purs ! Que j'ai desiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres pensées, je t'aurois fait trouver dans les sentiments de mon cœur des charmes encore plus touchants que ceux des beautés de l'univers.

LETTRE XIII.

Arrivée de Zilia à Paris. Elle est différemment accueillie de la mere et de la sœur de Déterville.

Me voici enfin, mon cher Aza, dans une ville nommée Paris. C'est le terme de notre voyage; mais, selon les apparences, ce ne sera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je suis arrivée, plus attentive que jamais sur tout ce qui se passe, mes découvertes ne produisent que du tourment, et ne me présagent que des malheurs. Je trouve ton idée dans le moindre de mes desirs curieux, et je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue.

Autant que j'en puis juger par le temps que nous avons employé à traverser cette ville, et par le grand nombre d'habitants dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient rassembler deux ou trois de nos contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de *Quito ;* je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande ville : mais, hélas ! quelle différence !

Celle-ci contient des ponts, des rivieres, des arbres, des campagnes ; elle me paroît un univers plutôt qu'une habitation particuliere. J'essaierois en vain de te donner une idée juste de la hauteur des maisons ; elles sont si prodigieusement élevées, qu'il est plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles

sont, que de comprendre comment des hommes ont pu les construire.

C'est ici que la famille du cacique fait sa résidence. La maison qu'elle habite est presque aussi magnifique que celle du Soleil ; les meubles et quelques endroits des murs sont d'or ; le reste est orné d'un tissu varié des plus belles couleurs, qui représentent assez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduisoit dans chambre de sa mere. Nous la trouvâmes à demi couchée sur un lit à-peu-près de la même forme que celui des incas, et de même métal (1). Après avoir présenté sa main au cacique, qui la baisa en se proster-

(1) Les lits, les chaises, les tables des incas, étoient d'or massif.

nant presque jusqu'à terre, elle l'embrassa, mais avec une bonté si froide, une joie si contrainte, que, si je n'eusse été avertie, je n'aurois pas reconnu les sentiments de la nature dans les caresses de cette mere.

Après s'être entretenus un moment, le cacique me fit approcher. Elle jeta sur moi un regard dédaigneux; et, sans répondre à ce que son fils lui disoit, elle continua d'entourer gravement ses doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au devant d'un grand homme de bonne mine qui avoit fait quelques pas vers lui; il l'embrassa, aussi bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même maniere que la pallas.

Dès que le cacique avoit paru dans cette chambre, une jeune fille à-peu-près de mon âge étoit accourue; elle le suivoit avec un empressement timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit sur son visage sans en bannir un fond de tristesse intéressant. Déterville l'embrassa la derniere, mais avec une tendresse si naturelle, que mon cœur s'en émut. Hélas! mon cher Aza, quels seroient nos transports, si, après tant de malheurs, le sort nous réunissoit!

Pendant ce temps j'étois restée auprès de la pallas par respect (1); je n'osois m'en éloigner, ni lever les yeux sur elle. Quelques regards séveres qu'elle jetoit de temps en

(1) Les filles, quoique du sang royal, portoient un grand respect aux femmes mariées.

temps sur moi achevoient de m'intimider, et me donnoient une contrainte qui gênoit jusqu'à mes pensées.

Enfin, comme si la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville elle vint me prendre par la main, et me conduisit près d'une fenêtre où nous nous assîmes. Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me disoit, ses yeux pleins de bonté me parloient le langage universel des cœurs bienfaisants ; ils m'inspiroient la confiance et l'amitié. J'aurois voulu lui témoigner mes sentiments ; mais ne pouvant m'exprimer selon mes desirs, je prononçai tout ce que je savois de sa langue.

Elle en sourit plus d'une fois, en regardant Déterville d'un air fin et doux. Je trouvois du plaisir dans

cette espece d'entretien, quand la pallas prononça quelques paroles assez haut en regardant la jeune fille, qui baissa les yeux, repoussa ma main qu'elle tenoit dans les siennes, et ne me regarda plus.

A quelque temps de là, une vieille femme d'une physionomie farouche entra, s'approcha de la pallas, vint ensuite me prendre par le bras, me conduisit presque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maison, et m'y laissa seule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendois de la fin de mon voyage quelque soulagement à mes inquiétudes ; je comptois du moins trouver dans la famille du cacique les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid

accueil de la pallas, le changement subit des manieres de la jeune fille, la rudesse de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de rester, l'inattention de Déterville, qui ne s'étoit point opposé à l'espece de violence qu'on m'avoit faite, enfin toutes les circonstances dont une ame malheureuse sait augmenter ses peines, se présenterent à-la-fois sous les plus tristes aspects. Je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorois amèrement mon affreuse destinée, quand je vis entrer ma china.

Dans la situation où j'étois, sa vue me parut un bonheur ; je courus à elle, je l'embrassai en versant des larmes : elle en fut touchée ; son attendrissement me fut cher. Quand on se croit réduit à la pitié de soi-même, celle des autres est bien

précieuse ! Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui contois mes chagrins comme si elle eût pu m'entendre ; je lui faisois mille questions, comme si elle eût pu y répondre : ses larmes parloient à mon cœur ; les miennes continuoient à couler, mais elles avoient moins d'amertume.

J'espérois encore revoir Déterville à l'heure du repas ; mais on me servit à manger, et je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chere idole de mon cœur ! ce cacique est le seul humain qui ait eu pour moi de la bonté sans interruption : l'habitude de le voir s'est tournée en besoin. Son absence redoubla ma tristesse : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le sommeil n'avoit point encore tari

mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, suivi de la jeune personne dont le dédain m'avoit été si sensible.

Elle se jeta sur mon lit, et par mille caresses elle sembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le cacique s'assit à côté du lit; il paroissoit avoir autant de plaisir à me revoir que j'en sentois de n'en être point abandonnée : ils se parloient en me regardant, et m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'étoit aisé de juger qu'ils étoient fondés sur la confiance et l'amitié. Je me gardai bien de les interrompre; mais, sitôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du

cacique des éclaircissements sur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses fut que la jeune fille que je voyois se nommoit Céline, qu'elle étoit sa sœur, que le grand homme que j'avois vu dans la chambre de la pallas étoit son frere aîné, et l'autre jeune femme l'épouse de ce frere.

Céline me devint plus chere en apprenant qu'elle étoit sœur du cacique. La compagnie de l'un et de l'autre m'étoit si agréable, que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ, j'ai passé le reste du temps destiné au repos à m'entretenir avec toi : c'est tout mon bien, c'est toute ma joie. C'est à toi seul, chere ame de mes pensées !

que je développe mon cœur : tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse, et de mes sentiments.

LETTRE XIV.

Mortifications qu'essuie Zilia dans un cercle de différentes personnes.

Si je ne continuois, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le temps que je te donne, je ne jouirois plus de ces moments délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de vierge, et l'on m'oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde qui se change et se renouvelle à tout moment sans presque diminuer.

Cette dissipation involontaire m'arrache souvent, malgré moi, à mes tendres pensées : mais si je perds pour quelques instants cette atten-

tion vive qui unit sans cesse mon ame à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu de sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes surtout me paroissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité, et qui m'inspireroit peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connoissois mieux.

Une d'entre elles m'occasionna hier un affront qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'assemblée étoit le plus nombreuse, elle avoit déja parlé à plusieurs personnes sans m'appercevoir : soit que le hasard ou que quelqu'un m'ait fait

remarquer, elle fit un éclat de rire en jetant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever ; et après m'avoir tournée et retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle fit signe à un jeune homme de s'approcher, et recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un et l'autre se donnoient, la richesse des habits de la femme me la faisant prendre pour une pallas, et la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un *anqui* (1), je n'osois m'op-

(1) Prince du sang. Il falloit une permission de l'inca pour porter de l'or sur les habits, et il ne le permettoit qu'aux princes du sang royal.

poser à leur volonté ; mais ce sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la pallas, et peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise et une indignation qui lui firent connoître que j'étois mieux instruite que lui des lois de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune sauvage, que celui-ci, s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris si violents, que sa figure en étoit contrefaite.

Le cacique s'en débarrassa, et lui dit en rougissant des mots d'un ton si froid, que la gaieté du jeune homme s'évanouit ; et n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer, et ne revint plus.

Ô mon cher Aza ! que les mœurs de ces pays me rendent respectables celles des enfants du Soleil ! que la témérité du jeune anqui rappelle chèrement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue, et les charmes de l'honnêteté qui régnoit dans nos entretiens ! Je l'ai senti au premier moment de ta vue, cheres délices de mon ame ! et je le sentirai toute ma vie ; toi seul réunis toutes les perfections que la nature a répandues séparément sur les humains, comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentiments de tendresse et d'admiration qui m'attachent à toi jusqu'a la mort.

LETTRE XV.

Admiration de Zilia pour les présents que Déterville lui fait.

PLUS je vis avec le cacique et sa sœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette nation : eux seuls connoissent et respectent la vertu.

Les manieres simples, la bonté naïve, la modeste gaieté de Céline, feroient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frere, persuaderoient facilement qu'il est né du sang des incas. L'un et l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leur égard si des malheurs les

eussent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le cacique ne soit ton tributaire (1).

Il n'entre jamais dans ma chambre sans m'offrir un présent de quelques unes des choses merveilleuses dont cette contrée abonde. Tantôt ce sont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matiere admirable. Une autre fois ce sont des pierres légeres et d'un éclat surprenant, dont on orne ici presque toutes les parties du corps ; on en passe aux oreilles, on en met sur l'estomac, au cou, sur

(1) Les caciques et les curacas étoient obligés de fournir les habits et l'entretien de l'inca et de la reine. Ils ne se présentoient jamais devant l'un et l'autre sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la province où ils commandoient.

la chaussure ; et cela est très agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amusant, ce sont de petits outils d'un métal fort dur, et d'une commodité singuliere. Les uns servent à composer des ouvrages que Céline m'apprend à faire ; d'autres, d'une forme tranchante, servent à diviser toutes sortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut sans effort, et d'une maniere fort divertissante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore ; mais n'étant point à notre usage, je ne trouve dans notre langue aucun terme qui puisse t'en donner l'idée.

Je te garde soigneusement tous ces dons, mon cher Aza : outre le plaisir que j'aurai de ta surprise lorsque tu les verras, c'est qu'assurément ils sont à toi.

Si le cacique n'étoit soumis à ton obéissance, me paieroit-il un tribut qu'il sait n'être dû qu'à ton rang suprême ? Les respects qu'il m'a toujours rendus m'ont fait penser que ma naissance lui étoit connue. Les présents dont il m'honore me persuadent, sans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton épouse, puisqu'il me traite d'avance en *mama-oella* (1).

Cette conviction me rassure, et calme une partie de mes inquiétudes : je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer pour savoir du cacique les raisons qui l'engagent à me retenir chez lui, et pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais jus-

(1) C'est le nom que prenoient les reines en montant sur le trône.

ques-là j'aurai encore bien des peines à souffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *madame* (c'est le nom de la mere de Déterville) soit aussi aimable que celle de ses enfants. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occasions une froideur et un dédain qui me mortifient, sans que je puisse en découvrir la cause; et, par une opposition de sentiments que je comprends encore moins, elle exige que je sois continuellement avec elle.

C'est pour moi une gêne insupportable; la contrainte regne partout où elle est : ce n'est qu'a la dérobée que Céline et son frere me font des signes d'amitié. Eux-mêmes n'osent se parler librement devant elle. Aussi continuent-ils à passer une partie des nuits dans ma cham-

bre ; c'est le seul temps où nous jouissons en paix du plaisir de nous voir : et quoique je ne participe guere à leurs entretiens, leur présence m'est toujours agréable. Il ne tient pas aux soins de l'un et de l'autre que je ne sois heureuse. Hélas! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, et que je ne crois vivre qu'autant que ton souvenir et ma tendresse m'occupent tout entiere.

LETTRE XVI.

Zilia apprend la langue françoise. Ses réflexions sur le caractere de notre nation.

Il me reste si peu de quipos, mon cher Aza, qu'à peine j'ose en faire usage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme si, en les épargnant, je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaisir de mon ame, le soutien de ma vie : rien ne soulagera le poids de ton absence; j'en serai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conserver le souvenir des plus secrets mouvements de mon cœur pour t'en offrir l'hommage : je voulois conser-

ver la mémoire des principaux usages de cette nation singuliere, pour amuser ton loisir dans des jours plus heureux. Hélas! il me reste bien peu d'espérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la suite me les rappeler sans un secours étranger? On m'en offre un, il est vrai; mais l'exécution en est si difficile, que je la crois impossible.

Le cacique m'a amené un sauvage de cette contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de sa langue, et de la méthode dont on se sert ici pour donner une sorte d'existence aux pensées. Cela se fait en traçant avec une plume de petites figures que l'on appelle *lettres*, sur une matiere blanche et mince que

l'on nomme *papier*. Ces figures ont des noms ; ces noms mêlés ensemble représentent les sons des paroles ; mais ces noms et ces sons me paroissent si peu distincts les uns des autres, que, si je réussis un jour à les entendre, je suis bien assurée que ce ne sera pas sans beaucoup de peines. Ce pauvre sauvage s'en donne d'incroyables pour m'instruire ; je m'en donne bien davantage pour apprendre : cependant je fais si peu de progrès, que je renoncerois à l'entreprise si je savois qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton sort et du mien.

Il n'en est point, mon cher Aza! Aussi ne trouvé-je plus de plaisir que dans cette nouvelle et singuliere étude. Je voudrois vivre seule, afin de m'y livrer sans relâche ; et la nécessité que l'on m'impose d'être tou-

jours dans la chambre de madame me devient un supplice.

Dans les commencements, en excitant la curiosité des autres, j'amusois la mienne; mais quand on ne peut faire usage que des yeux, ils sont bientôt satisfaits. Toutes les femmes se peignent le visage de la même couleur : elles ont toujours les mêmes manieres ; et je crois qu'elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques uns ont l'air de penser ; mais en général je soupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle paroît ; je pense que l'affectation est son caractere dominant.

Si les démonstrations de zele et d'empressement dont on décore ici les moindres devoirs de la société étoient naturels, il faudroit, mon

cher Aza, que ces peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres : cela se peut-il penser ?

S'ils avoient autant de sérénité dans l'ame que sur le visage ; si le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, étoit sincere, choisiroient-ils pour leurs amusements des spectacles tels que celui que l'on m'a fait voir ?

On m'a conduite dans un endroit où l'on représente, à-peu-près comme dans ton palais, les actions des hommes qui ne sont plus (1); avec cette différence que, si nous ne rappelons que la mémoire des plus sages

(1) Les incas faisoient représenter des especes de comédies, dont les sujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs.

et des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célebre que les insensés et les méchants. Ceux qui les représentent crient et s'agitent comme des furieux ; j'en ai vu un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, et font des gestes de désespoir qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier dont les dehors sont si humains se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili ou accablé leurs semblables ?

Mais peut-être a-t-on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette pensée me vient sans la chercher : si elle étoit juste, que

je plaindrois cette nation ! La nôtre, plus favorisée de la nature, chérit le bien par ses propres attraits : il ne nous faut que des modeles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE XVII.

Parallele que fait Zilia de nos différents spectacles.

Je ne sais plus que penser du génie de cette nation, mon cher Aza : il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le suis pour asseoir un jugement sur son caractere.

On m'a fait voir un spectacle totalement opposé au premier. Celui-là, cruel, effrayant, révolte la raison, et humilie l'humanité : celui-ci, amusant, agréable, imite la nature, et fait honneur au bon sens. Il est composé d'un bien plus grand nombre d'hommes et de femmes que le premier. On y représente aussi quel-

ques actions de la vie humaine ; mais soit que l'on exprime la peine ou le plaisir, la joie ou la tristesse, c'est toujours par des chants et des danses.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des sons soit universelle ; car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes passions que l'on a représentées, que si elles eussent été exprimées dans notre langue ; et cela me paroît bien naturel.

Le langage humain est sans doute de l'invention des hommes, puisqu'il differe suivant les différentes nations. La nature, plus puissante et plus attentive aux besoins et aux plaisirs de ses créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer qui sont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il est vrai que des sons aigus expriment mieux le besoin de secours dans une crainte violente ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, et qui n'ont aucune signification dans l'autre, il n'est pas moins certain que de tendres gémissements frappent nos cœurs d'une compassion bien plus efficace que des mots dont l'arrangement bizarre fait souvent un effet contraire.

Les sons vifs et légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaisir gai, que le récit d'une histoire divertissante ou une plaisanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement ?

Est-il dans aucune langue des expressions qui puissent communiquer le plaisir ingénu avec autant de succès que font les jeux naïfs des ani-

maux ? Il semble que les danses veulent les imiter ; du moins inspirent-elles à-peu-près le même sentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce spectacle tout est conforme à la nature et à l'humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes qui égale celui de leur inspirer de la joie ?

J'en ressentis moi-même, et j'en emportois presque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En sortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, et nous nous soutenions l'une l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit à quelques pas devant nous avec sa belle-sœur qu'il conduisoit, lorsqu'un jeune sauvage, d'une figure aimable, aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laissa

un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, et s'éloigna.

Céline, qui s'étoit effrayée à son abord jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit, tourna la tête languissamment vers lui lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si foible, que, la croyant attaquée d'un mal subit, j'allois appeler Déterville pour la secourir ; mais elle m'arrêta et m'imposa silence en me mettant un de ses doigts sur la bouche : j'aimai mieux garder mon inquiétude que de lui désobéir.

Le même soir, quand le frere et la sœur se furent rendus dans ma chambre, Céline montra au cacique le papier qu'elle avoit reçu : sur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois pensé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit

donné, s'il étoit possible que l'on s'effrayât de la présence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites : mais, hélas ! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers fils, j'en noue les derniers nœuds! Ces nœuds, qui me sembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne sont déja plus que les tristes objets de mes regrets. L'illusion me quitte, l'affreuse vérité prend sa place : mes pensées errantes, égarées dans le vuide immense de l'absence, s'anéantiront désormais avec la même rapidité que le temps. Cher Aza ! il me semble que l'on nous sépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds,

je te quitte, je ne te verrai plus. Aza ! cher espoir de mon cœur ! que nous allons être éloignés l'un de l'autre !

LETTRE XVIII.

Zilia détrompée, et éclairée sur son malheur par les connoissances qu'elle acquiert.

COMBIEN de temps effacé de ma vie, mon cher Aza! Le soleil a fait la moitié de son cours depuis la derniere fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faisois en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue! quel courage ne m'a-t il pas fallu pour la supporter! Je ne vivois que dans l'avenir; le présent ne me paroissoit plus digne d'être compté. Toutes mes pensées n'étoient que des desirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes sentiments que des espérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interpretes de ma tendresse. Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher! Que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existences qu'il peut avoir! Je voudrois le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout ce qui m'environne, et l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas! que la connoissance de celle dont je me sers à présent m'a été funeste! Que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire étoit trompeuse! A mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'est offert à mes yeux; les objets ont pris une autre forme; chaque éclaircisse-

ment m'a découvert un nouveau malheur.

Mon esprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a séduite; le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier, dont ton empire n'occupe qu'une portion, ainsi que bien d'autres royaumes qui le composent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abusée sur ces faits incroyables ; on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples soumis à ton obéissance, je suis sous une domination non seulement étrangere, mais si éloignée de ton empire, que notre nation y seroit encore ignorée, si la cupidité des Espagnols ne leur avoit fait surmonter des dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pu faire ? Si tu m'aimes, si tu me desires, si tu

penses encore à la malheureuse Zilia, je dois tout attendre de ta tendresse ou de ta générosité. Que l'on m'enseigne les chemins qui peuvent me conduire jusqu'à toi : les périls à surmonter, les fatigues à supporter, seront des plaisirs pour mon cœur.

LETTRE XIX.

Zilia dans un couvent avec Céline, sœur de Déterville. Elle est la confidente des amours de Céline.

Je suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former très peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avois rappelé avec peine à mon souvenir : je recommence, je ne fais pas mieux, et cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité si je n'avois à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de

mes sentiments applaniroit toutes les difficultés. Mais je voudrois aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrois que tu n'ignorasses aucune de mes actions; néanmoins elles sont depuis long-temps si peu intéressantes et si uniformes, qu'il me seroit impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal évènement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un espace de temps que l'on nomme *six mois*, il est allé faire la guerre pour les intérêts de son souverain. Lorsqu'il partit j'ignorois encore l'usage de sa langue; cependant, à la vive douleur qu'il fit paroître en se séparant de sa sœur et de moi, je compris que nous le perdions pour long-temps.

J'en versai bien des larmes; mille

craintes remplirent mon cœur ; les bontés de Céline ne purent les effacer. Je perdois en lui la plus solide espérance de te revoir. A qui aurois-je pu avoir recours s'il m'étoit arrivé de nouveaux malheurs ? je n'étois entendue de personne.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette absence. *Madame*, dont je n'avois que trop deviné le dédain, et qui ne m'avoit tant retenue dans sa chambre que par je ne sais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naissance et du pouvoir qu'elle a sur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maison de vierges, où nous sommes encore.

Cette retraite ne me déplairoit pas, si, au moment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privoit des instructions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te re-

joindre. Les vierges qui l'habitent sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connoissances de l'esprit, aux sentiments du cœur, et, je crois, même à la raison ; du moins leurs discours le font-ils penser.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les temples du Soleil. Ici les murs ouverts en quelques endroits, et seulement fermés par des morceaux de fer croisés assez près l'un de l'autre pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir et d'entretenir les gens du dehors ; c'est ce qu'on appelle des *parloirs*.

C'est à la faveur de cette commo-

dité que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne : son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroit pas mieux instruite : je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation mal-adroite ou d'une ignorance honteuse. Quoi qu'il en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur et à ceux de sa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en sortant du spectacle où l'on chante est son amant, comme j'avois cru le deviner : mais madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir ; et, pour l'en empêcher plus sûrement, elle ne veut

pas même qu'elle parle à qui que ce soit.

Ce n'est pas que son choix soit indigne d'elle ; c'est que cette mere glorieuse et dénaturée profite d'un usage barbare établi parmi les grands seigneurs du pays pour obliger Céline à prendre l'habit de vierge, afin de rendre son fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déja obligé Déterville à choisir un certain ordre, dont il ne pourra plus sortir dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *vœux*.

Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice que l'on exige d'elle : son courage est soutenu par des lettres de son amant, que je reçois de mon maître à écrire, et que je lui rends. Cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractere, que, loin d'avoir pour moi les mêmes bon-

tés qu'elle avoit avant que je parlasse sa langue, elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des siennes, je l'écoute sans ennui, je la plains sans effort, je la console avec amitié : et si ma tendresse, réveillée par la peinture de la sienne, me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur en prononçant seulement ton nom, l'impatience et le mépris se peignent sur son visage; elle me conteste ton esprit, tes vertus, et jusqu'à ton amour.

Ma china même (je ne lui sais point d'autre nom, celui-là a paru plaisant, on le lui a laissé), ma china, qui sembloit m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occasions, se donne la hardiesse de m'exhorter à ne plus penser à toi; ou, si je lui

impose silence, elle sort... Céline arrive, il faut renfermer mon chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reste que la seule et pénible satisfaction de couvrir ce papier des expressions de ma tendresse, puisqu'il est le seul témoin docile des sentiments de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles ; peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible pensée affoiblit mon courage, sans rompre le dessein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conserve mon illusion pour te conserver ma vie ; j'écarte la raison barbare qui voudroit m'éclairer. Si je n'espérois te revoir, je périrois, mon cher Aza ; j'en suis certaine. Sans toi la vie m'est un supplice.

LETTRE XX.

Peinture que fait Zilia de nos usages, d'après ses lectures.

JUSQU'ICI, mon cher Aza, tout occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit; cependant elles ne sont guere moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, causée par les usages généraux de cette nation, si différents des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelques idées tu ne pourrois compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet empire, entièrement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le capa-inca est obligé

de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets ; aussi les crimes et les malheurs viennent-ils presque tous des besoins mal satisfaits.

Le malheur des nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misere réelle.

Le commun des hommes ne soutient son état que par ce qu'on appelle *commerce* ou *industrie ;* la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée, pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres; les effets en sont si bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible

d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or; et, par une inconséquence qui blesse les lumieres naturelles, et qui impatiente la raison, cette nation orgueilleuse, suivant les lois d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du souverain ce qui est nécessaire au soutien de sa vie et de son état. Ce souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connoissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur

que de la pitié pour les misérables, et de l'indignation contre les lois. Mais, hélas! que la maniere méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même! Je n'ai ni or, ni terres, ni industrie; je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville: ô ciel! dans quelle classe dois-je me ranger?

Quoique tout sentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commise me soit étranger; quoique je sente combien il est insensé d'en recevoir par des causes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de souffrir de l'idée que les autres ont de moi. Cette peine me seroit insupportable si je n'espérois qu'un jour ta générosité me mettra en état de récompenser ceux qui m'humilient, malgré

moi, par des bienfaits dont je me croyois honorée. Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays me donne en général de la défiance de leurs paroles. Leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles que je croyois d'or n'en ont que la superficie ; leur véritable substance est le bois : de même ce qu'ils appellent *politesse* cache légèrement leurs défauts sous les dehors de la vertu ; mais avec un peu d'attention on en découvre aussi aisément l'artifice que celui de leurs fausses richesses.

Je dois une partie de ces connoissances à une sorte d'écriture que l'on appelle *livres*. Quoique je trouve encore beaucoup de difficultés

à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me sont fort utiles ; j'en tire des notions. Céline m'explique ce qu'elle en sait, et j'en compose des idées que je crois justes.

Quelques uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, et d'autres ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaisir que je trouverois à les lire si je les entendois mieux, ni le desir extrême que j'ai de connoître quelques uns des hommes divins qui les composent. Je comprends qu'ils sont à l'ame ce que le soleil est à la terre, et que je trouverois avec eux toutes les lumieres, tous les secours dont j'ai besoin ; mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire. A peine avoit-elle

pensé que le livres fussent faits par des hommes ; elle en ignore les noms, et même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages ; je te les expliquerai dans notre langue ; je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime. Hélas ! le pourrai-je jamais ?

LETTRE XXI.

On envoie un religieux à Zilia pour lui faire embrasser le christianisme. Il lui apprend la cause des évènements qu'elle a subis, et s'efforce de la détourner du dessein qu'elle formé de retourner vers Aza.

Je ne manquerai plus de matiere pour t'entretenir, mon cher Aza; on m'a fait parler à un *cusipata*, que l'on nomme ici *religieux*. Instruit de tout, il m'a promis de ne me rien laisser ignorer : poli comme un grand seigneur, savant comme un amauta, il sait aussi parfaitement les usages du monde que les dogmes de sa religion. Son entretien, plus utile qu'un

livre, m'a donné une satisfaction que je n'avois pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi.

Il venoit pour m'instruire de la religion de France, et m'exhorter à l'embrasser. De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle prescrit, elles sont tirées de la loi naturelle, et en vérité aussi pures que les nôtres : mais je n'ai pas l'esprit assez subtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs et les usages de la nation ; j'y trouve au contraire une inconséquence si remarquable, que ma raison refuse absolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine et des principes de cette religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'histoire de Mancocapa et du marais *Titicaca* (1). La morale en est si belle,

(1) Voyez l'Histoire des Incas.

que j'aurois écouté le cusipata avec plus de complaisance, s'il n'eût parlé avec mépris du culte sacré que nous rendons au Soleil. Toute partialité détruit la confiance. J'aurois pu appliquer à ses raisonnements ce qu'il opposoit aux miens : mais si les lois de l'humanité défendent de frapper son semblable parceque c'est lui faire un mal, à plus forte raison ne doit-on pas blesser son ame par le mépris de ses opinions. Je me contentai de lui expliquer mes sentiments sans contrarier les siens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me pressoit de changer le sujet de notre entretien ; je l'interrompis dès qu'il me fut possible pour lui faire des questions sur l'éloignement de la ville de Paris à celle de Cuzco, et sur la possibilité d'en faire le trajet. Le cusipata y satisfit avec bonté ; et, quoi-

qu'il me désignât la distance de ces deux villes d'une façon désespérante, quoiqu'il me fît regarder comme insurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me suffit de savoir que la chose étoit possible, pour affermir mon courage, et me donner la confiance de communiquer mon dessein au bon religieux.

Il en parut étonné ; il s'efforça de me détourner d'une telle entreprise avec des mots si doux, qu'il m'attendrit moi-même sur les périls auxquels je m'exposerois : cependant ma résolution n'en fut point ébranlée. Je priai le cusipata, avec les plus vives instances, de m'enseigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail : il me dit seulement que Déterville, par sa haute naissance et par son mérite personnel, étant dans une

grande considération, pourroit tout ce qu'il voudroit; et qu'ayant un oncle tout-puissant à la cour d'Espagne, il pouvoit, plus aisément que personne, me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour, qu'il m'assura être prochain, il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami je ne pouvois avec honneur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord, et j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnoissance est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu!

Le savant homme m'apprit aussi comment le hasard avoit conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux

empire, et que la soif de l'or étoit la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit sorti victorieux après avoir pris plusieurs vaisseaux aux Espagnols, entre lesquels étoit celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obscurité où je vivois sur tant d'évènements funestes; et ce n'est pas un petit soulagement à mes peines. J'attends le reste du retour de Déterville : il est humain, noble, vertueux; je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi, quel bienfait! quelle joie! quel bonheur!

LETTRE XXII.

Indignation de Zilia occasionnée par tout ce que lui dit le religieux des auteurs, et de son amour pour Aza.

J'avois compté, mon cher Aza, me faire un ami du savant cusipata; mais une seconde visite qu'il m'a faite a détruit la bonne opinion que j'avois prise de lui dans la premiere.

Si d'abord il m'avoit paru doux et sincere, cette fois je n'ai trouvé que de la rudesse et de la fausseté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'esprit tranquille sur les intérêts de ma tendresse, je voulus satisfaire ma curiosité sur les hommes merveilleux qui font des livres. Je com-

mençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux, enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Je ne sais ce que le cusipata trouva de plaisant dans mes questions; mais il sourit à chacune, et n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, si je l'en crois, ces hommes, sans contredit au dessus des autres par la noblesse et l'utilité de leur travail, restent souvent sans récompense, et sont obligés, pour l'entretien de leur vie, de vendre leurs pensées, ainsi que le peuple vend, pour subsister, les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être ?

La tromperie, mon cher Aza, ne me déplaît guere moins sous le masque transparent de la plaisanterie que sous le voile épais de la séduction : celle du religieux m'indigna, et je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me satisfaire, je remis la conversation sur le projet de mon voyage ; mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la premiere fois, il m'opposa des raisonnements si forts et si convaincants, que je ne trouvai que ma tendresse pour toi qui pût les combattre : je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie ; et paroissant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui, tout insipides qu'elles étoient, ne laisserent pas de m'offenser. Je m'efforçai de le convaincre de la vérité. Mais, à mesure

que les expressions de mon cœur en prouvoient les sentiments, son visage et ses paroles devinrent séveres : il osa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu ; qu'il falloit renoncer à l'un ou à l'autre ; enfin que je ne pouvois t'aimer sans crime.

A ces paroles insensées, la plus vive colere s'empara de mon ame. J'oubliai la modération que je m'étois prescrite, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je pensois de la fausseté de ses paroles, je lui protestai mille fois de t'aimer toujours ; et, sans attendre ses excuses, je le quittai, et je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois sûre qu'il ne pourroit me suivre.

Ô mon cher Aza ! que la raison de ce pays est bizarre ! Elle convient en général que la premiere des vertus

est de faire du bien, d'être fidele à ses engagements ; elle défend en particulier de tenir ceux que le sentiment le plus pur a formés. Elle ordonne la reconnoissance, et semble prescrire l'ingratitude.

Je serois louable si je te rétablissois sur le trône de tes peres ; je suis criminelle en te conservant un bien plus précieux que tous les empires du monde. On m'approuveroit si je récompensois tes bienfaits par les trésors du Pérou : dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne possede que ma tendresse ; on veut que je te la ravisse. Il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah ! mon cher Aza, je les trahirois toutes si je cessois un moment de t'aimer. Fidele à leurs lois, je le serai à mon amour ; je ne vivrai que pour toi.

LETTRE XXIII.

Retour de Déterville de l'armée. Son entretien avec Zilia, qui lui témoigne la reconnoissance la plus vive, mais en conservant toujours tout son amour pour Aza. Douleur de Déterville. Générosité de son amour. Reproches de Céline à Zilia.

Je crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourroit l'emporter sur celle que m'a causée le retour de Déterville ; mais, comme s'il ne m'étoit plus permis d'en goûter sans mélange, elle a été bientôt suivie d'une tristesse qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre, quand on vint mystérieu-

sement l'appeler : il n'y avoit pas long-temps qu'elle m'avoit quittée, lorsqu'elle me fit dire de me rendre au parloir ; j'y courus. Quelle fut ma surprise d'y trouver son frere avec elle !

Je ne dissimulai point le plaisir que j'eus de le voir. Je lui dois de l'estime et de l'amitié : ces sentiments sont presque des vertus ; je les exprimois avec autant de vérité que je les sentois.

Je voyois mon libérateur, le seul appui de mes espérances : j'allois parler sans contrainte de toi, de ma tendresse, de mes desseins ; ma joie alloit jusqu'au transport.

Je ne parlois pas encore françois lorsque Déterville partit : combien de choses n'avois-je pas à lui apprendre ! combien d'éclaircissements à lui demander ! combien de reconnoissance

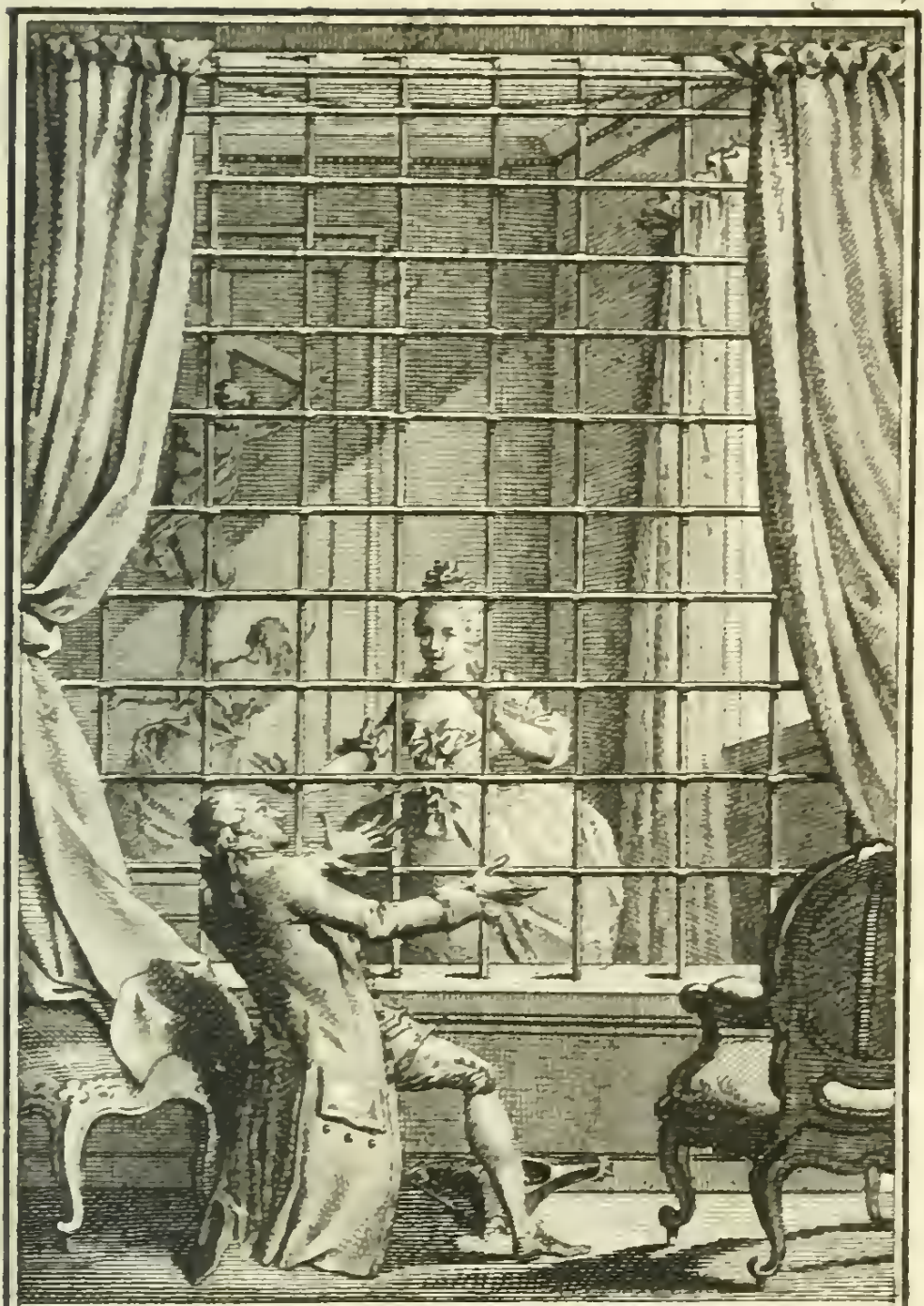
à lui témoigner ! Je voulois tout dire à-la-fois, je disois mal, et cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus, pendant ce temps-là, que la tristesse qu'en entrant j'avois remarquée sur le visage de Déterville se dissipoit et faisoit place à la joie : je m'en applaudissois ; elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, et de qui j'attends tout ? Cependant ma sincérité le jeta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline étoit sortie en même temps que j'étois entrée ; peut-être sa présence auroit-elle épargné une explication si cruelle.

Déterville, attentif à mes paroles, paroissoit se plaire à les entendre, sans songer à m'interrompre. Je ne sais quel trouble me saisit lorsque

je voulus lui demander des instructions sur mon voyage, et lui en expliquer le motif : mais les expressions me manquerent, je les cherchois. Il profita d'un moment de silence ; et mettant un genou en terre devant la grille, à laquelle ses deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue : A quel sentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaisir que je vois exprimé dans vos beaux yeux aussi naïvement que dans vos discours ? Suis-je le plus heureux des hommes au moment même où ma sœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne sais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pu vous donner ; mais je suis bien assurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas espérer d'être aimé



Divine Zilia, suis-je le plus heureux des hommes ?.....

L.J. Lefevre inv. 1798. J.J. Coiny Sculp.

de vous. Moi ! m'écriai-je en l'interrompant ; moi, je ne vous aime point ! Ah ! Déterville, comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur : je me haïrois moi-même, si je croyois pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il sembloit, à l'avidité de ses regards, qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia ! me dit-il ; vous m'aimez, et vous me le dites ! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu ! je ne puis le croire lors même que je l'entends. Zilia ! ma chere Zilia ! est-il bien vrai que vous m'aimez ? Ne vous trompez-vous pas vous-même ? Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me séduit ; peut-être n'est-ce que pour me replonger plus cruelle-

ment dans le désespoir d'où je sors.

Vous m'étonnez, repris-je ; d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connois, si je n'ai pu me faire entendre par mes paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime? Non, répliqua-t-il, je ne puis encore me flatter : vous ne parlez pas assez bien le françois pour détruire mes justes craintes. Vous ne cherchez point à me tromper, je le sais ; mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables, *Je vous aime.* Que mon sort soit décidé ; que je meure à vos pieds, de douleur, ou de plaisir.

Ces mots, lui dis-je un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernieres paroles ; ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que

votre sort m'intéresse, que l'amitié et la reconnoissance m'attachent à vous : ces sentiments plaisent à mon cœur, et doivent satisfaire le vôtre.

Ah! Zilia, me répondit il, que vos termes s'affoiblissent! que votre ton se refroidit! Céline m'auroit-elle dit la vérité? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites? Non, lui dis-je, le sentiment que j'ai pour Aza est tout différent de ceux que j'ai pour vous ; c'est ce que vous appelez l'amour..... Quelle peine cela peut-il vous faire? ajoutai-je en le voyant pâlir, abandonner la grille, et jeter au ciel des regards remplis de douleur. J'ai de l'amour pour Aza parcequ'il en a pour moi, et que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous et lui,

puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentit jamais.

Comment cela se pourroit-il? repris-je. Vous n'êtes point de ma nation : loin que vous m'ayez choisie pour votre épouse, le hasard seul nous a joints, et ce n'est même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raison auriez-vous pour moi les sentiments dont vous parlez?

En faut-il d'autres que vos charmes et mon caractere, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort? Né tendre, paresseux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, et la crainte de n'y pas trouver la franchise que j'y desirois, ne m'ont laissé pour elles qu'un goût vague ou passager. J'ai vécu sans passion jusqu'au moment

où je vous ai vue : votre beauté me frappa ; mais son impression auroit peut-être été aussi légere que celle de beaucoup d'autres, si la douceur et la naïveté de votre caractere ne m'avoient présenté l'objet que mon imagination m'avoit si souvent composé. Vous savez, Zilia, si je l'ai respecté, cet objet de mon adoration! Que ne m'en a-t-il pas coûté pour résister aux occasions séduisantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation! Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes transports, si je les eusse écoutés! Mais, loin de vous offenser, j'ai poussé la discrétion jusqu'au silence ; j'ai même exigé de ma sœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah! Zilia, si vous n'êtes point touchée d'un respect si tendre, je vous fuirai ; mais,

je le sens, ma mort sera le prix du sacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je pénétrée de la douleur sincere dont je le voyois accablé : hélas ! quel sacrifice ! je ne sais si celui de ma vie ne seroit pas moins affreux.

Eh bien ! Zilia, me dit-il, si ma vie vous est chere, ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire ? lui dis-je. M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je, et je l'aimerai jusqu'à la mort. Je ne sais, ajoutai-je, si vos lois vous permettent d'aimer deux objets de la même maniere ; mais nos usages et mon cœur me le défendent. Contentez-vous des sentiments que je vous promets ; je ne puis en avoir d'autres : la vérité m'est chere, je vous la dis sans détour.

De quel sang-froid vous m'assassinez ! s'écria-t-il. Ah ! Zilia, que je vous aime, puisque j'adore jusqu'à votre cruelle franchise ! Eh bien ! continua-t-il après avoir gardé quelques moments le silence, mon amour surpassera votre cruauté. Votre bonheur m'est plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette sincérité qui me déchire sans ménagement. Quelle est votre espérance sur l'amour que vous conservez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous seul. Je lui expliquai ensuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impossible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner, ou tout au moins qu'il auroit assez de bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiroient de mon sort, et pour m'en

faire avoir les réponses, afin qu'instruite de ta destinée elle serve de regle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il avec un sang froid affecté, les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre amant : vous serez satisfaite à cet égard. Cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza : des obstacles invincibles vous séparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur : mes larmes coulerent en abondance, elles m'empêcherent long-temps de répondre à Déterville, qui de son côté gardoit un morne silence. Eh bien ! lui dis-je enfin, je ne le verrai plus, mais je n'en vivrai pas moins pour lui. Si votre amitié est assez généreuse pour nous procurer quelque correspondance, cette satisfaction

suffira pour me rendre la vie moins insupportable ; et je mourrai contente, pourvu que vous me promettiez de lui faire savoir que je suis morte en l'aimant.

Ah ! c'en est trop, s'écria-t-il en se levant brusquement : oui, s'il est possible, je serai le seul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts est capable un amour tel que le mien, et je vous forcerai au moins à me plaindre. En disant ces mots il sortit, et me laissa dans un état que je ne comprends pas encore. J'étois demeurée debout, les yeux attachés sur la porte par où Déterville venoit de sortir, abymée dans une confusion de pensées que je ne cherchois pas même à démêler : j'y serois restée long-temps, si Céline ne fût entrée dans le parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit sorti sitôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appeloit le malheur de son frere : ensuite, tournant sa douleur en colere, elle m'accabla des plus durs reproches, sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'aurois-je pu lui dire ? mon trouble me laissoit à peine la liberté de penser. Je sortis, elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre, j'y suis restée un jour sans oser paroître, sans avoir eu de nouvelles de personne, et dans un désordre d'esprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline, le désespoir de son frere, ses dernieres paroles, auxquelles je voudrois et je n'ose donner un sens favorable, livrerent mon ame tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le seul moyen de les adoucir étoit de les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendresse les conseils dont j'ai besoin. Cette erreur m'a soutenue pendant que j'écrivois : mais qu'elle a peu duré ! Ma lettre est finie, et les caracteres n'en sont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je souffre ; tu ne sais pas même si j'existe, si je t'aime. Aza ! mon cher Aza ! ne le sauras-tu jamais ?

LETTRE XXIV.

Maladie de Zilia. Refroidissement de Céline à son égard. Mort de la mere de Déterville. Remords de Zilia, et à quelle occasion.

Je pourrois encore appeler une absence le temps qui s'est écoulé, mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie que l'on nomme la *fievre*. Si, comme je le crois, elle a été causée par les passions douloureuses qui m'agiterent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les tristes réflexions dont je suis occupée, et par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéresser à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les soins qui dépendoient d'elle, c'étoit d'un air si froid, elle a eu si peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ses sentiments. L'extrême amitié qu'elle a pour son frere l'indispose contre moi; elle me reproche sans cesse de le rendre malheureux. La honte de paroître ingrate m'intimide; les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint; la douceur et l'agrément sont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariété et de peine de la part du frere et de la sœur, je ne suis pas insensible aux évènements qui changent leurs destinées.

La mere de Déterville est morte. Cette mere dénaturée n'a point dé-

menti son caractere ; elle a donné tout son bien à son fils aîné. On espere que les gens de loi empêcheront l'effet de cette injustice. Déterville, désintéressé par lui même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle : outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir et matin. Ses lettres sont remplies de plaintes si tendres contre moi, d'inquiétudes si vives sur ma santé, que, quoique Céline affecte, en me les lisant, de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément son véritable motif.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive afin qu'elles me soient lues ; néanmoins je suis persuadée qu'il s'en abstiendroit s'il étoit instruit des reproches dont cette lecture est sui-

vie. Ils font leur impression sur mon cœur ; la tristesse me consume.

Jusqu'ici, au milieu des orages, je jouissois de la foible satisfaction de vivre en paix avec moi-même ; aucune tache ne souilloit la pureté de mon ame, aucun remords ne la troubloit : à présent, je ne puis penser, sans une sorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuses deux personnes auxquelles je dois la vie, que je trouble le repos dont elles jouiroient sans moi ; que je leur fais tout le mal qui est en mon pouvoir ; et cependant je ne puis ni ne veux cesser d'être criminelle. Ma tendresse pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

LETTRE XXV.

Déterville instruit Zilia sur le sort d'Aza, qu'elle veut aller trouver en Espagne. Déterville, au désespoir, consent à ses desirs.

Que la prudence est quelquefois nuisible, mon cher Aza ! J'ai résisté long-temps aux pressantes instances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien : hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaisance que par lassitude de disputer avec Céline, je me suis laissé conduire au parloir.

A la vue du changement affreux qui rend Déterville presque méconnoissable, je suis restée interdite : je me repentois déja de ma démarche ;

j'attendois en tremblant les reproches qu'il me paroissoit en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaisir?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais; je ne vous aurois pas obligée à me voir si je ne vous apportois autant de joie que vous me causez de douleur. Est-ce trop exiger qu'un moment de votre vue pour récompense du cruel sacrifice que je vous fais? Et sans me donner le temps de répondre : Voici, continua-t-il, une lettre de ce parent dont on vous a parlé. En vous apprenant le sort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes serments quel est l'excès de mon amour. Et tout de suite il me fit la lecture de cette lettre. Ah! mon cher Aza, ai-je pu l'entendre sans mourir de joie? Elle

m'apprend que tes jours sont conservés, que tu es libre, que tu vis sans péril à la cour d'Espagne. Quel bonheur inespéré!

Cette admirable lettre est écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment sur ce précieux papier. Je ne pouvois en arracher les miens; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper; les larmes de l'amour inondoient mon visage.

Si j'avois suivi les mouvements de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoissance m'inspiroit: mais je n'oubliois point que mon bonheur devoit augmenter ses peines; je lui cachai mes transports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien! Zilia, me dit-il après

avoir cessé de lire, j'ai tenu ma parole ; vous êtes instruite du sort d'Aza. Si ce n'est point assez, que faut-il faire de plus ? Ordonnez sans contrainte ; il n'est rien que vous ne soyez en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je dusse m'attendre à cet excès de bonté, elle me surprit et me toucha.

Je fus quelques moments embarrassée de ma réponse ; je craignois d'irriter la douleur d'un homme si généreux. Je cherchois des termes qui exprimassent la vérité de mon cœur sans offenser la sensibilité du sien ; je ne les trouvois pas : il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne sera jamais sans mélange, puisque je ne puis concilier les devoirs de l'amour

avec ceux de l'amitié ; je voudrois regagner la vôtre et celle de Céline ; je voudrois ne vous point quitter, admirer sans cesse vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoissance que je dois à vos bontés. Je sens qu'en m'éloignant de deux personnes si cheres j'emporterai des regrets éternels : mais . . . Quoi ! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez nous quitter ! Ah ! je n'étois point préparé à cette funeste résolution ; je manque de courage pour la soutenir. J'en avois assez pour vous voir ici dans les bras de mon rival : l'effort de ma raison, la délicatesse de mon amour, m'avoient affermi contre ce coup mortel, je l'aurois préparé moi-même : mais je ne puis me séparer de vous ; je ne puis renoncer à vous voir. Non, vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement, n'y comptez pas ; vous

abusez de ma tendresse, vous déchirez sans pitié un cœur perdu d'amour. Zilia! cruelle Zilia! voyez mon désespoir; c'est votre ouvrage. Hélas! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur!

C'est vous, lui dis je, effrayée de sa résolution, c'est vous que je devrois accuser. Vous flétrissez mon ame en la forçant d'être ingrate; vous désolez mon cœur par une sensibilité infructueuse. Au nom de l'amitié, ne ternissez pas une générosité sans exemple par un désespoir qui feroit l'amertume de ma vie sans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même sentiment que vous ne pouvez surmonter; ne me forcez pas à me plaindre de vous; laissez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, et le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne sais comment je prononcai ces paroles; mais Déterville, fixant ses yeux sur moi, sembloit ne me point regarder; renfermé en lui-même, il demeura long-temps dans une profonde méditation : de mon côté, je n'osois l'interrompre. Nous observions un égal silence, quand il reprit la parole, et me dit avec une espece de tranquillité : Oui, Zilia, je connois, je sens toute mon injustice; mais renonce t-on de sang froid à la vue de tant de charmes? Vous le voulez, vous serez obéie. Quel sacrifice, ô ciel! Mes tristes jours s'écouleront, finiront sans vous voir! Au moins si la mort.... N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant; ma foiblesse me trahiroit : donnez-moi deux jours pour m'assurer de moi-même : je reviendrai vous voir; il est nécessaire que nous

prenions ensemble des mesures pour votre voyage. Adieu, Zilia. Puisse l'heureux Aza sentir tout son bonheur ! En même temps il sortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me soit cher, quoique je fusse pénétrée de sa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aise qu'il se retirât.

Qu'il est doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie ! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissements. Je ne t'écrivis point ; un lettre étoit trop peu pour mon cœur ; elle m'auroit rappelé ton absence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza ! Que manqueroit-il à mon bonheur si tu avois joint à la précieuse lettre que j'ai reçue quelques gages de ta tendresse ? Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On t'a

parlé de moi, tu es instruit de mon sort, et rien ne me parle de ton amour! Mais puis je douter de ton cœur? Le m'en m'en répond. Tu m'aimes, ta joie est égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore: que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine sans mélange. Cependant tu as embrassé la religion de ce peuple féroce. Quelle est-elle? exige-t-elle que tu renonces à ma tendresse, comme celle de France voudroit que je renonçasse à la tienne? Non, tu l'aurois rejetée.

Quoi qu'il en soit, mon cœur est sous tes lois; soumise à tes lumieres, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inséparables. Que puis-je craindre? Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penserai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t'aimer.

LETTRE XXVI.

Zilia, déterminée par les raisons de Déterville, se résout à attendre Aza.

C'EST ici, mon cher Aza, que je te reverrai; mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je sors de l'entrevue que Déterville m'avoit assignée : quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le sacrifie sans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de temps qu'il ne m'en faudroit pour

aller en Espagne, que, quoiqu'il m'ait généreusement laissé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre ; le temps est trop cher pour le prodiguer sans nécessité.

Peut-être, avant de me déterminer, aurois-je examiné cet avantage avec plus de soin, si je n'eusse tiré des éclaircissements sur mon voyage qui m'ont décidée en secret sur le parti que je prends ; et ce secret, je ne puis le confier qu'à toi.

Je me suis souvenue que, pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des pieces d'argent, et quelquefois d'or, dans tous les endroits où nous nous arrêtions J'ai voulu savoir si c'étoit par obligation ou par simple libéralité : j'ai appris qu'en France, non seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le re-

pos (1). Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui seroit nécessaire pour contenter l'avidité de ce peuple intéressé ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrois-je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie ? Je ne le puis, mon cher Aza : cette raison seule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaisir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir, avec une générosité qui me pénetre de reconnoissance et d'admiration.

(1) Les incas avoient établi sur les chemins de gran les maisons où l'on recevoit les voyageurs sans aucuns frais.

Quels doux moments j'ai passés pendant que Déterville écrivoit ! Quel plaisir d'être occupée des arrangements de ton voyage, de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisir que je n'y avois pas apperçues.

Plusieurs circonstances, qui ne me paroissoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes et agréables. Je suivois aveuglément le penchant de mon cœur; j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Espagnols dont la seule idée me saisit d'horreur : je trouve une satisfaction infinie dans la certitude de ne les

revoir jamais. La voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié : je goûte sans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a assuré qu'il nous étoit à jamais impossible de revoir la ville du Soleil. Après le séjour de notre patrie, en est-il un plus agréable que celui de la France ? Il te plaira, mon cher Aza : quoique la sincérité en soit bannie, on y trouve tant d'agréments, qu'ils font oublier les dangers de la société.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'est pas nécessaire de t'avertir d'en apporter : tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer, et confondre l'orgueil des magnifiques indigents de ce royaume : tes vertus et tes sentiments ne seront estimés que de Déterville et de moi. Il m'a

promis de te faire rendre mes nœuds et mes lettres ; il m'a assuré que tu trouverois des interpretes pour t'expliquer les dernieres. On vient me demander le paquet ; il faut que je te quitte : adieu, cher espoir de ma vie ! Je continuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes lettres, je te les garderai.

Comment supporterois-je la longueur de ton voyage, si je me privois du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur?

LETTRE XXVII.

Toute l'amitié de Céline rendue à Zilia, et à quelle occasion. Noble fierté de Zilia qui refuse les présents que Céline veut lui faire. On apporte à Zilia des coffres pleins des ornements du temple du Soleil. Billet de Déterville. Libéralité de Zilia.

DEPUIS que je sais mes lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoissois plus: je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir; je vois tes transports, je les partage; mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables; et, pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société.

Les juges ont rendu à Céline les biens dont sa mere l'avoit privée. Elle voit son amant tous les jours : son mariage n'est retardé que par les apprêts qui y sont nécessaires. Au comble de ses vœux, elle ne pense plus à me quereller ; et je lui en ai autant d'obligation que si je devois à son amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en soit le motif, nous sommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un sentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait sentir tout le prix par une complaisance qui m'a fait passer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuse d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes especes. Elle est accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la sienne ; et, après m'avoir con-

sultée sur les différentes beautés de tant d'ajustements, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, et, d'un air empressé, elle commandoit déja à nos chinas de le porter chez moi, quand je m'y suis opposée de toutes mes forces. Mes instances n'ont d'abord servi qu'à la divertir; mais voyant que son obstination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu dissimuler davantage mon ressentiment. Pourquoi, lui ai-je dit les yeux baignés de larmes, pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le suis? Je vous dois la vie et tout ce que j'ai; c'est plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je sais que, selon vos lois, quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en est effacée. Attendez donc que je n'en

aie plus aucun besoin pour exercer votre générosité. Ce n'est pas sans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus modéré, que je me conforme à des sentiments si peu naturels. Nos usages sont plus humains ; celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne : vous m'avez appris à penser autrement ; n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages?

Cette aimable amie, plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié : Nous sommes bien éloignés, mon frere et moi, ma chere Zilia, de vouloir blesser votre délicatesse ; il nous siéroit mal de faire les magnifiques avec vous ; vous le connoîtrez dans peu : je voulois seulement que vous partageassiez avec moi les présents d'un frere généreux ; c'étoit le plus sûr moyen de lui en marquer

ma reconnoissance. L'usage, dans le cas où je suis, m'autorisoit à vous les offrir : mais, puisque vous en êtes offensée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc ? lui ai-je dit. Oui, m'a-t-elle répondu en souriant ; mais permettez-moi d'en écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laissée faire, et la gaieté s'est rétablie entre nous. Nous avons recommencé à examiner ses parures plus en détail, jusqu'au temps où on l'a demandée au parloir. Elle vouloit m'y mener. Mais, mon cher Aza, est-il pour moi quelques amusements comparables à celui de t'écrire ? Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la maison religieuse pour demeurer dans la sienne quand elle sera mariée ; mais

si j'en suis crue. . . . . .

Aza ! mon cher Aza ! par quelle agréable surprise ma lettre fut-elle hier interrompue ! Hélas ! je croyois avoir perdu pour jamais ces précieux monuments de notre ancienne splendeur ; je n'y comptois plus, je n'y pensois même pas. J'en suis environnée, je les vois, je les touche, et j'en crois à peine mes yeux et mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline, suivie de quatre hommes accablés sous le poids de gros coffres qu'ils portoient ; ils les poserent à terre et se retirerent. Je pensai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville : je murmurois déja en secret, lorsque Céline me dit en me présentant des clefs : Ouvrez, Zilia, ouvrez sans vous effaroucher ; c'est de la part d'Aza. Je le crus. A ton nom est-il rien qui puisse arrêter mon em-

pressement ? J'ouvris avec précipitation ; et ma surprise confirma mon erreur en reconnoissant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornements du temple du Soleil.

Un sentiment confus, mêlé de tristesse et de joie, de plaisir et de regret, remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte et de nos autels, je les couvris de respectueux baisers, je les arrosai de mes larmes ; je ne pouvois m'en arracher ; j'avois oublié jusqu'à la présence de Céline. Elle me tira de mon ivresse en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi, mes transports redoublerent ; mais quoique je la déchiffrasse avec peine, je connus bientôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me sera plus aisé, mon cher

Aza, de te le copier que de t'en expliquer le sens.

BILLET DE DÉTERVILLE.

« Ces trésors sont à vous, belle « Zilia, puisque je les ai trouvés sur « le vaisseau qui vous portoit. Quel- « ques discussions arrivées entre les « gens de l'équipage m'ont empêché « jusqu'ici d'en disposer librement. « Je voulois vous les présenter moi- « même ; mais les inquiétudes que « vous avez témoignées ce matin à « ma sœur ne me laissent plus le « choix du moment. Je ne saurois « trop tôt dissiper vos craintes ; je « préférerai toute ma vie votre satis- « faction à la mienne. »

Je l'avoue en rougissant, mon cher Aza, je sentis moins alors la générosité de Déterville que le plaisir de

lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vase que le hasard, plus que la cupidité, a fait tomber dans les mains des Espagnols. C'est le même (mon cœur l'a reconnu) que tes levres toucherent le jour où tu voulus bien goûter du *aca* (1) préparé de ma main. Plus riche de ce trésor que de tous ceux qu'on me rendoit, j'appelai les gens qui les avoient apportés : je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s'opposa à mon dessein.

Que vous êtes injuste, Zilia ! me dit-elle. Quoi'! vous voulez faire accepter des richesses immenses à mon frere, vous que l'offre d'une bagatelle offense ! Rappelez votre équité, si vous voulez en inspirer aux autres.

(1) Boisson des Indiens.

Ces paroles me frapperent. Je craignis qu'il n'y eût dans mon action plus d'orgueil et de vengeance que de générosité. Que les vices sont près des vertus! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline; mais je souffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'imposer pour n'y pas chercher de l'adoucissement. Ne me punissez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide; ne dédaignez pas quelques modeles du travail de nos malheureuses contrées : vous n'en avez aucun besoin, ma priere ne doit point vous offenser.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux arbustes d'or, chargés d'oiseaux et d'insectes d'un travail excellent; je me hâtai de les lui présenter, avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de coquillages,

de poissons, et de fleurs les mieux imitées. Elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choisis ensuite plusieurs idoles des nations vaincues (1) par tes ancêtres, et une petite statue (2) qui représentoit une vierge du Soleil ; j'y joignis un tigre, un lion, et d'autres animaux courageux, et je la priai de les envoyer à Déterville. Écrivez-lui donc, me dit-elle en souriant : sans une lettre de votre part, les présents seroient mal reçus.

(1) Les incas faisoient déposer dans le temple du Soleil les idoles des peuples qu'ils soumettoient après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puisque l'inca Huayna consulta l'idole de Rimace. *Histoire des Incas*, tome I, page 350.

(2) Les incas ornoient leurs maisons de statues d'or de toute grandeur, et même de gigantesques.

J'étois trop satisfaite pour rien refuser : j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoissance ; et lorsque Céline fut sortie je distribuai de petits présents à sa china et à la mienne ; j'en mis à part pour mon maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n'a pas été sans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir, n'est point sorti de mes mains.

La chaise d'or (1) que l'on conservoit dans le temple pour le jour des visites du capa-inca, ton auguste pere, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur et la majesté de ton rang.

(1) Les incas ne s'asseyoient que sur des sieges d'or massif.

La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus, excite ma vénération; je me prosterne devant elle, mon esprit l'adore, et mon cœur est tout à toi. Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande et pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent sans cesse tes tendres serments.

Des fleurs, des oiseaux, répandus avec symmétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins (1)

(1) On a déja dit que les jardins du temple et ceux des maisons royales étoient remplis de toutes sortes d'imitations en or et en argent. Les Péruviens imitoient jusqu'à l'herbe appelée maïs, dont ils faisoient des champs tout entiers.

où je me suis si souvent entretenue de ton idée. Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeler ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE PREMIERE. Page 39

Les Espagnols entrent avec violence dans le temple du Soleil, en arrachent Zilia, qui conserve heureusement ses quipos, avec lesquels elle exprime ses infortunes et sa tendresse pour Aza.

LETTRE II. 51

Zilia rappelle à Aza le jour où il s'est offert la premiere fois à sa vue, et où il lui apprit qu'elle deviendroit son épouse.

LETTRE III. 64

Les Espagnols transportent pendant la nuit Zilia dans un vaisseau. Prise du

vaisseau espagnol par les François. Surprise de Zilia à la vue des nouveaux objets qui l'environnent.

LETTRE IV. Page 74

Abattement et maladie de Zilia. Amour et soins de Déterville.

LETTRE V. 82

Idées confuses de Zilia sur les secours qu'on lui donne, et sur les marques de tendresse de Déterville.

LETTRE VI. 89

Rétablissement de Zilia. Son étonnement et son désespoir en se voyant sur un vaisseau. Elle veut se précipiter dans la mer.

LETTRE VII. 93

Zilia, qu'on empêche de se précipiter, se repent de son projet.

LETTRE VIII. 98

Zilia ranime ses espérances à la vue de la terre.

LETTRE IX. Page 102

Reconnoissance de Zilia pour les complaisances de Déterville.

LETTRE X. 109

Débarquement de Zilia en France. Son erreur en se voyant dans un miroir. Son admiration à l'occasion de ce phénomene, dont elle ne peut comprendre la cause.

LETTRE XI. 114

Jugement que porte Zilia des François et de leurs manieres.

LETTRE XII. 122

Transports de Déterville modérés tout-à-coup par le respect. Réflexions de Zilia sur l'état de Déterville, dont elle ignore la cause. Sa nouvelle surprise en se voyant dans un carrosse. Son admiration à la vue des beautés de la nature.

LETTRE XIII. Page 134

Arrivée de Zilia à Paris. Elle est différemment accueillie de la mere et de la sœur de Déterville.

LETTRE XIV. 146

Mortifications qu'essuie Zilia dans un cercle de différentes personnes.

LETTRE XV. 151

Admiration de Zilia pour les présents que Déterville lui fait.

LETTRE XVI. 157

Zilia apprend la langue françoise. Ses réflexions sur le caractere de notre nation.

LETTRE XVII. 164

Parallele que fait Zilia de nos différents spectacles.

LETTRE XVIII. 171

Zilia détrompée, et éclairée sur son malheur par les connoissances qu'elle acquiert.

LETTRE XIX. Page 17

Zilia dans un couvent avec Céline, sœur de Déterville. Elle est la confidente des amours de Céline.

LETTRE XX. 183

Peinture que fait Zilia de nos usages, d'après ses lectures.

LETTRE XXI. 190

On envoie un religieux à Zilia pour lui faire embrasser le christianisme. Il lui apprend la cause des évènements qu'elle a subis, et s'efforce de la détourner du dessein qu'elle forme de retourner vers Aza.

LETTRE XXII. 196

Indignation de Zilia occasionnée par tout ce que lui dit le religieux des auteurs, et de son amour pour Aza.

LETTRE XXIII. 201

Retour de Déterville de l'armée. Son entretien avec Zilia, qui lui témoigne

la reconnoissance la plus vive, mais en conservant toujours tout son amour pour Aza. Douleur de Déterville. Générosité de son amour. Reproches de Céline à Zilia.

LETTRE XXIV. Page 216

Maladie de Zilia. Refroidissement de Céline à son égard. Mort de la mere de Déterville. Remords de Zilia, et à quelle occasion.

LETTRE XXV. 220

Déterville instruit Zilia sur le sort d'Aza, qu'elle veut aller trouver en Espagne. Déterville, au désespoir, consent à ses desirs.

LETTRE XXVI. 229

Zilia, déterminée par les raisons de Déterville, se résout à attendre Aza.

LETTRE XXVII. 235

Toute l'amitié de Céline rendue à Zilia, et à quelle occasion. Noble fierté de Zilia qui refuse les présents que Cé-

line veut lui faire. On apporte à Zilia des coffres pleins des ornements du temple du Soleil. Billet de Déterville. Libéralité de Zilia.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.